

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LE ROI LEAR

WILLIAM SHAKESPEARE

Tragédie — 1606

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

LEAR	199 rép.	MÉDECIN	8 rép.
KENT	133 rép.	ROI DE FRANCE	5 rép.
GLOCESTER	127 rép.	DUC DE BOURGOGNE	5 rép.
EDGAR	113 rép.	CURAN	4 rép.
EDMOND	88 rép.	HÉRAUT	4 rép.
RÉGANE	73 rép.	SERVITEUR	3 rép.
FOU	61 rép.	DEUXIÈME SERVITEUR	2 rép.
GONERIL	58 rép.	OFFICIER	2 rép.
ALBANY	58 rép.	UN HÉRAUT	1 rép.
CORNOUAILLES	54 rép.	ALBANY ET CORNOUAILLES	1 rép.
OSWALD	45 rép.	SERVITEURS	1 rép.
CORDÉLIA	32 rép.	UN SERVITEUR	1 rép.
CHEVALIER	21 rép.	PREMIER SERVITEUR	1 rép.
GENTILHOMME	12 rép.	UN GENTILHOMME	1 rép.
VIEILLARD	9 rép.	UN OFFICIER	1 rép.
MESSAGER	9 rép.	FIN DU ROI LEAR	1 rép.

SOMMAIRE

☞ Cliquez sur un acte pour y accéder directement

Acte I	5
---------------------	----------

ACTE I

SCÈNE I

(La grand'salle du palais des Rois de Grande-Bretagne.)

KENT

Je croyais le roi plus favorable au duc d'Albany qu'au duc de Cornouailles.

GLOCESTER

C'est ce qui nous avait toujours semblé ; mais à présent, dans le partage du royaume, rien n'indique lequel des ducs il apprécie le plus : car les portions se balancent si également que le scrupule même ne saurait faire un choix entre l'une et l'autre .

KENT

N'est-ce pas là votre fils, milord ?

GLOCESTER

Son éducation, messire, a été à ma charge. J'ai si souvent rougi de le reconnaître que maintenant j'y suis bronzé.

KENT

Je ne puis concevoir...

5

KENT

Je ne puis regretter une faute dont le fruit est si beau.

GLOCESTER

Mais j'ai aussi, messire, de l'aveu de la loi, un fils quelque peu plus âgé que celui-ci, qui pourtant ne m'est pas plus cher. Bien que ce chenapan soit venu au monde, un peu impudemment, avant d'être appelé, sa mère n'en était pas moins belle : il y eut grande liesse à le faire, et il faut bien reconnaître ce fils de putain... Edmond, connaissez-vous ce noble gentilhomme ?

EDMOND

Non, milord.

GLOCESTER

Milord de Kent. Saluez-le désormais comme mon honorable ami.

EDMOND

Mes services à Votre Seigneurie !

10

KENT

Je suis tenu de vous aimer, et je demande à vous connaître plus particulièrement.

EDMOND

Messire, je m'étudierai à mériter cette distinction.

GLOCESTER

Il a été neuf ans hors du pays, et il va en partir de nouveau... Le roi vient.

GLOCESTER

Fanfares.

GLOCESTER

Entrent Lear, Cornouailles, Albany, Goneril, Régane, Cordélia et les gens du roi.

15

LEAR

Glocester, veuillez accompagner les seigneurs de France et de Bourgogne.

GLOCESTER

J'obéis, mon suzerain.

GLOCESTER

Sortent Glocester et Edmond.

LEAR

— Nous, cependant, nous allons révéler nos plus mystérieuses intentions... — Qu'on me donne la carte !

LEAR

On déploie une carte devant le roi.

20

LEAR

Sachez que nous avons divisé en — trois parts notre royaume, et que c'est notre intention formelle — de soustraire notre vieillesse aux soins et aux affaires — pour en charger de plus jeunes forces, tandis que — nous nous traînerons sans encombre vers la mort... Cornouailles, notre fils, — et vous, Albany, notre fils également dévoué, — nous avons à cette heure la ferme volonté de régler publiquement — la dotation de nos filles, pour prévenir dès à présent — tout débat futur

LEAR

. Quant aux princes de France et de Bourgogne, — ces grands rivaux qui, pour obtenir l'amour de notre plus jeune fille, — ont prolongé à notre cour leur séjour galant, — ils obtiendront réponse ici même... Parlez, mes filles : — en ce moment où nous voulons renoncer au pouvoir, — aux revenus du territoire comme aux soins de l'État, — faites-nous savoir qui de vous nous aime le plus, — afin que notre libéralité s'exerce le plus largement — là où le mérite l'aura le mieux provoquée... Goneril, — notre aînée, parle la première.

GONERIL

Moi, sire, — je vous aime plus que les mots n'en peuvent donner — idée, plus chèrement que la vue, l'espace et la liberté, — de préférence à tout ce qui est précieux, riche ou rare, — non moins que la vie avec la grâce, la santé, la beauté et l'honneur, — du plus grand amour qu'enfant ait jamais ressenti ou père inspiré, — d'un amour

qui rend le souffle misérable et la voix impuissante ; — je vous aime au-delà de toute mesure.

CORDÉLIA

— Que pourra faire Cordélia ? Aimer, et se taire.

LEAR

— Tu vois, de cette ligne à celle-ci, tout ce domaine, — couvert de forêts ombreuses et de riches campagnes, — 25

LEAR

de rivières plantureuses et de vastes prairies : — nous t'en faisons la dame. Que tes enfants et les enfants d'Albany — le possèdent à perpétuité... Que dit notre seconde fille, — notre chère Régane, la femme de Cornouailles ?... Parle.

RÉGANE

— Je suis faite du même métal que ma sœur, — et je m'estime à sa valeur. En toute sincérité — je reconnais qu'elle exprime les sentiments mêmes de mon amour ; — seulement, elle ne va pas assez loin : car je me déclare — l'ennemie de toutes les joies — contenues dans la sphère la plus exquise de la sensation, — et je ne trouve de félicité — que dans l'amour de Votre Chère Altesse.

CORDÉLIA

C'est le cas de dire : Pauvre Cordélia ! — Et pourtant non, car, j'en suis bien sûre, je suis plus riche — d'amour que de paroles !

LEAR

— À toi et aux tiens, en apanage héréditaire, — revient cet ample tiers de notre beau royaume, — égal en étendue, en valeur et en agrément — à la portion de Goneril.

LEAR

À Cordélia.

30

LEAR

À votre tour, ô notre joie, — la dernière, mais non la moindre !
Vous — dont le vin de France et le lait de Bourgogne — se disputent la jeune prédilection

LEAR

, parlez : que pouvez-vous dire pour obtenir — une part plus opulente que celle de vos sœurs ?

CORDÉLIA

Rien, monseigneur.

LEAR

Rien ?

CORDÉLIA

Rien.

35

LEAR

— De rien rien ne peut venir : parlez encore.

CORDÉLIA

— Malheureuse que je suis, je ne puis soulever — mon cœur jusqu'à mes lèvres. J'aime Votre Majesté — comme je le dois, ni plus ni moins.

LEAR

— Allons, allons, Cordélia ! Réformez un peu votre réponse, — de peur qu'elle ne nuise à votre fortune.

CORDÉLIA

Mon bon seigneur, — vous m'avez mise au monde, vous m'avez élevée, vous m'avez aimée ; moi, — je vous rends en retour les devoirs auxquels je suis tenue, — je vous obéis, vous aime et vous vénère. — Pourquoi mes sœurs ont-elles des maris, si, comme elles le disent, — elles n'aiment que vous ? Peut-être, au jour de mes noces, — l'époux dont la main recevra ma foi emportera-t-il avec lui — une moitié de mon amour, de ma sollicitude et de mon dévouement ; — assurément je ne me marierai pas comme mes sœurs, — pour n'aimer que mon père.

LEAR

— Mais parles-tu du fond du cœur ?

40

CORDÉLIA

Oui, mon bon seigneur.

LEAR

— Si jeune, et si peu tendre !

CORDÉLIA

Si jeune, monseigneur, et si sincère !

KENT

Mon bon suzerain...

LEAR

Silence, Kent ! — Ne vous mettez pas entre le dragon et sa fureur. — C'est elle que j'aimais le plus, et je pensais confier mon repos — à la tutelle de sa tendresse... Arrière ! hors de ma vue !... — Puisse la tombe me refuser sa paix, si je ne lui retire ici — le cœur de son père !... Appelez le Français !... M'obéit-on ?... — Appelez le Bourguignon !... Cornouailles, Albany, — grossissez de ce tiers la dot de mes deux filles : — que l'orgueil, qu'elle appelle franchise, suffise à la marier. — Je vous investis en commun de mon pouvoir, — de ma prééminence et des vastes attributs — qui escortent la ma-⁴⁵jesté. Nous-même, — avec cent chevaliers que nous nous réservons — et qui seront entretenus à vos frais, nous ferons — alternativement chez chacun de vous un séjour mensuel. Nous ne voulons garder — que le nom et les titres d'un roi. — L'autorité, — le revenu, le gouvernement des affaires, — je vous abandonne tout cela, fils bien-aimés : pour gage, — voici la couronne ; partagez-vous-la !

LEAR

Il se démet de la couronne.

LEAR

— L'arc est bandé et ajusté : évite la flèche.

KENT

— Que plutôt elle tombe sur moi, dût son fer envahir — la région de mon cœur ! Que Kent soit discourtois — quand Lear est insensé ! Que prétends-tu, vieillard ? — Crois-tu donc que le devoir ait peur de parler, — quand la puissance cède à la flatterie ? L'honneur est obligé à la franchise, — quand la majesté succombe à la folie. Révoque ton arrêt, — et, par une mûre réflexion, réprime — cette hideuse vivacité. Que ma vie réponde de mon jugement : — la plus jeune de tes filles n'est pas celle qui t'aime le moins : — elle n'annonce pas un cœur vide, la voix grave — qui ne retentit pas en un creux accent !

LEAR

Kent, sur ta vie, assez !

KENT

— Ma vie, je ne l'ai jamais tenue que pour un enjeu — à risquer contre tes ennemis, et je ne crains pas de la perdre, — quand ton salut l'exige. 50

LEAR

Hors de ma vue !

KENT

— Sois plus clairvoyant, Lear, et laisse-moi rester — le point de mire constant de ton regard.

LEAR

— Ah ! par Apollon !

KENT

Ah ! par Apollon, roi, — tu adjures tes dieux en vain.

LEAR

Ô vassal ! mécréant !

55

ALBANY ET CORNOUAILLES

Cher sire, arrêtez

ALBANY ET CORNOUAILLES

.

KENT

— Va ! tue ton médecin, et nourris de son salaire — le mal qui te ronge !... Révoque ta donation, — ou, tant que je pourrai arracher un cri de ma gorge, — je te dirai que tu as mal fait.

LEAR

Écoute-moi, félon ! — Sur ton allégeance, écoute-moi ! — Puisque tu as tenté de nous faire rompre un vœu, — ce que jamais nous n’osâmes ; puisque, dans ton orgueil outrecuidant, — tu as voulu t’interposer entre notre sentence et notre autorité, — ce que notre caractère et notre rang ne sauraient tolérer, — fais pour ta récompense l’épreuve de notre pouvoir. — Nous t’accordons cinq jours pour réunir les ressources — destinées à te prémunir contre les détresses de ce monde. — Le sixième, tu tourneras ton dos maudit — à notre royaume ; et si, le dixième, — ta carcasse bannie est découverte dans nos domaines, — ce moment sera ta mort. Arrière !... Par Jupiter, — cet arrêt ne sera pas révoqué.

KENT

— Adieu, roi. Puisque c'est ainsi que tu veux apparaître, — ailleurs
est la liberté, et l'exil est ici ! 60

KENT

À Cordélia.

KENT

— Que les dieux te prennent sous leur tendre tutelle, ô vierge, —
qui penses si juste et qui as si bien dit !

KENT

À Régane et à Goneril.

KENT

— Et puissent vos actes confirmer vos beaux discours, — et de bons
effets sortir de paroles si tendres !

KENT

Aux ducs d'Albany et de Cornouailles. 65

KENT

— Ainsi, ô princes, Kent vous fait ses adieux : — il va acclimater ses
vieilles habitudes dans une région nouvelle.

KENT

Il sort.

GLOCESTER

— Voici les princes de France et de Bourgogne, mon noble seigneur.

LEAR

— Messire de Bourgogne, — nous nous adressons d’abord à vous qui, en rivalité avec ce roi, — recherchez notre fille. Que doit-elle — au moins vous apporter en dot, — pour que vous donniez suite à votre requête amoureuse ?

DUC DE BOURGOGNE

Très Royale Majesté, — je ne réclame rien de plus que ce qu’a offert Votre Altesse ; — et vous n’accorderez pas moins. 70

LEAR

Très noble Bourguignon, — tant qu’elle nous a été chère, nous l’avons estimée à ce prix ; — mais maintenant sa valeur est tombée. La voilà devant vous, messire ; — si quelque trait de sa mince et spécieuse personne, — si son ensemble, auquel s’ajoute notre défauteur — et rien de plus, suffit à charmer Votre Grâce, — la voilà : elle est à vous.

DUC DE BOURGOGNE

Je ne sais que répondre.

LEAR

— Telle qu’elle est, messire, avec les infirmités qu’elle possède, — orpheline nouvellement adoptée par notre haine, — dotée de notre malédiction et reniée par notre serment, — voulez-vous la prendre, ou la laisser ?

DUK DE BOURGOGNE

Pardonnez-moi, royal sire : — un choix ne se fixe pas dans de telles conditions.

LEAR

— Laissez-la donc, seigneur : car, par la puissance qui m'a donné l'être ! — je vous ai dit toute sa fortune.

75

LEAR

Au roi de France.

LEAR

— Je ne voudrais pas faire à notre amitié l'outrage — de vous unir à ce que je hais : je vous conjure donc — de reporter votre sympathie sur un plus digne objet — qu'une misérable que la nature a presque honte — de reconnaître.

ROI DE FRANCE

Chose étrange ! — que celle qui tout à l'heure était votre plus chère affection, — le thème de vos éloges, le baume de votre vieillesse, — votre incomparable, votre préférée, ait en un clin d'œil — commis une action assez monstrueuse pour détacher d'elle — une faveur qui la couvrait de tant de replis ! Assurément, sa faute — doit être bien contre nature — et bien atroce, ou votre primitive affection pour elle — était bien blâmable : pour croire chose pareille, — il faudrait une foi que la raison — ne saurait m'inculquer sans un miracle.

CORDÉLIA

J'implore une grâce de Votre Majesté. — Si mon tort est de ne pas posséder le talent disert et onctueux — de dire ce que je ne pense pas, et de n'avoir que la bonne volonté — qui agit avant de parler, veuillez déclarer la vérité, sire : — ce n'est pas un crime dégradant, ni quelque autre félonie ; — ce n'est pas une action impure ni une démarche déshonorante, — qui m'a privée de votre faveur ; j'ai été disgraciée — parce qu'il me manque

(et c'est là ma richesse)

CORDÉLIA

— un regard qui sollicite toujours, une langue — que je suis bien aise de ne pas avoir bien qu'il m'en ait coûté — la perte de votre affection. 80

LEAR

Mieux — vaudrait pour toi n'être pas née que de m'avoir à ce point déplu.

DUK DE BOURGOGNE

Royal Lear, — donnez seulement la dot que vous-même aviez offerte, — et à l'instant je prends par la main Cordélia, — duchesse de Bourgogne !

LEAR

— Rien !... J'ai juré ; je suis inébranlable.

duc de Bourgogne

— Je suis fâché que, pour avoir ainsi perdu un père, — vous deviez perdre un mari.

Cordélia

La paix soit avec messire de Bourgogne ! — Puisque des considérations de fortune font tout son amour, — je ne serai pas sa femme.

85

Roi de France

— Charmante Cordélia, toi que la misère rend plus riche, — le délaissement plus auguste, l'outrage plus adorable, — toi, et tes vertus, vous êtes à moi. — Qu'il me soit permis de recueillir ce qu'on proscriit... — Dieux ! dieux ! N'est-ce pas étrange que leur froid dédain — ait échauffé mon amour jusqu'à la passion ardente ?...

Roi de France

À Lear.

Roi de France

Roi, ta fille sans dot, jetée au hasard de mon choix, — régnera sur nous, sur les nôtres et sur notre belle France. — Et tous les ducs de l'humide Bourgogne — ne rachèteraient pas de moi cette fille précieuse et dépréciée ! — Dis-leur adieu, Cordélia, si injustes qu'ils soient. — Tu retrouveras mieux que tu n'as perdu.

Lear

À Cordélia.

LEAR

Pars donc, — sans nos bonnes grâces, sans notre amour, sans
notre bénédiction... — Venez, noble Bourguignon.

90

LEAR

Fanfares. Sortent Lear, les ducs de Bourgogne, de Cornouailles et
d'Albany, Gloucester et leur suite

LEAR

.

ROI DE FRANCE

Dites adieu à vos sœurs.

CORDÉLIA

— Bijoux de mon père, c'est avec des larmes dans les yeux — que
Cordélia vous quitte. Je sais ce que vous êtes ; — et j'ai, comme
sœur, une vive répugnance à appeler — vos défauts par leurs noms.
Aimez bien notre père : — je le confie aux cœurs si bien vantés par
vous. — Mais, hélas ! si j'étais encore dans ses grâces, — je lui offri-
rais un trône en meilleur lieu. — Sur ce, adieu à toutes les deux !

GONERIL

— Ne nous prescrivez pas nos devoirs.

95

RÉGANE

Étudiez-vous — à contenter votre mari, qui vous a jeté, en vous re-
cueillant, — l'aumône de la fortune. Vous avez marchandé

l'obéissance ; — et vous avez mérité de perdre ce que vous avez perdu.

CORDÉLIA

— Le temps dévoilera ce que l'astuce cache en ses replis. — La honte finira par confondre ceux qui dissimulent leurs vices. — Puis-siez-vous prospérer !

ROI DE FRANCE

Viens, ma belle Cordélia ! —

ROI DE FRANCE

Il sort avec Cordélia.

RÉGANE

Bien sûr, et avec vous ; le mois prochain, ce sera notre tour. 100

GONERIL

Vous voyez combien sa vieillesse est sujette au caprice. L'épreuve que nous en avons faite n'est pas insignifiante : il avait toujours préféré notre sœur, et la déraison avec laquelle il vient de la chasser est trop grossièrement manifeste.

RÉGANE

C'est une infirmité de sa vieillesse ; cependant il ne s'est jamais qu'imparfaitement possédé.

GONERIL

Dans la force et dans la plénitude de l'âge, il a toujours eu de ces emportements. Nous devons donc nous attendre à subir, dans sa vieillesse, outre les défauts enracinés de sa nature, tous les accès d'impatience qu'amène avec elle une sénilité infirme et colère.

RÉGANE

Nous aurons sans doute à supporter de lui maintes boutades imprévues, comme celle qui lui a fait bannir Kent.

GONERIL

La cérémonie des adieux doit se prolonger encore entre le Français et lui. Entendons-nous donc, je vous prie. Si, avec les dispositions qu'il a, notre père garde aucune autorité, la dernière concession qu'il nous a faite deviendra dérisoire. 105

RÉGANE

Nous aviserons.

GONERIL

Il nous faut faire quelque chose, et dans la chaleur de la crise.

GONERIL

Elles sortent.

GONERIL

‌

SCÈNE II

(Dans le château du comte de Gloucester.)

EDMOND

— Nature, tu es ma déesse : c'est à ta loi — que sont voués mes services

110

EDMOND

. Pourquoi — subirais-je le fléau de la coutume, et permettrais-je — à la subtilité des nations de me déshériter, — sous prétexte que je suis venu douze ou quatorze lunes — plus tard que mon frère ?... Bâtard ! pourquoi ? Ignoble ! pourquoi ? — Est-ce que je n'ai pas la taille aussi bien prise, — l'âme aussi généreuse, les traits aussi réguliers — que la progéniture d'une honnête madame ? Pourquoi nous jeter à la face — l'ignominie et la bâtardise ? Ignobles ! Ignobles ! — Nous, qui, dans la furtive impétuosité de la nature, puisons plus de vigueur et de fougue — que n'en exige, en un lit maussade, insipide et épuisé, — la procréation de toute une tribu de damerets — engendrés entre le sommeil et le réveil !... Ainsi donc, — Edgar le légitime, il faut que j'aie votre patrimoine : — l'amour de notre père appartient au bâtard Edmond, — aussi bien qu'au fils légitime. Le beau mot : Légitime ! — Soit, mon légitime ! Si cette lettre agit — et si mon idée réussit, Edmond l'ignoble — primera Edgar le légitime ! Je grandis, je prospère. — Allons, dieux, tenez pour les bâtards !

EDMOND

Aucune, n'en déplaie à Votre Seigneurie.

GLOCESTER

Pourquoi êtes-vous si pressé de serrer cette lettre ?

EDMOND

Je ne sais aucune nouvelle, monseigneur.

GLOCESTER

Quel papier lisiez-vous là ?

115

EDMOND

Ce n'est rien, monseigneur.

GLOCESTER

Vraiment ? Pourquoi donc alors cette terrible promptitude à l'empocher ? Ce qui n'est rien n'a pas besoin de se cacher ainsi. Faites voir. Allons, si ce n'est rien, je n'aurai pas besoin de besicles.

EDMOND

Je vous supplie, monsieur, de me pardonner. C'est une lettre de mon frère que je n'ai pas lue en entier ; mais, d'après ce que j'en connais, je ne la crois pas faite pour être mise sous vos yeux.

GLOCESTER

Donnez-moi cette lettre, monsieur.

EDMOND

Je ferai mal, que je la détienne ou que je la donne. Le contenu, d'après le peu que j'ai compris, en est blâmable.

120

GLOCESTER

Voyons, voyons.

EDMOND

J'espère, pour la justification de mon frère, qu'il n'a écrit cela que pour éprouver ou tâter ma vertu.

EDMOND

Il remet la lettre au comte.

GLOCESTER

« Ce respect convenu pour la vieillesse nous fait une vie amère de nos plus belles années ; il nous prive de notre fortune jusqu'à ce que l'âge nous empêche d'en jouir. Je commence à trouver une servitude lâche et niaise dans cette sujétion à une tyrannie sénile qui gouverne, non parce qu'elle est puissante, mais parce qu'elle est tolérée. Venez me voir, que je puisse vous en dire davantage. Si notre père pouvait dormir jusqu'à ce que je l'eusse éveillé, vous posséderiez pour toujours la moitié de son revenu, et vous vivriez le bien-aimé de votre frère.

EDGAR

Humph ! une conspiration !... « Pouvait dormir jusqu'à ce que je l'eusse éveillé, vous posséderiez la moitié de son revenu !... »

Mon fils Edgar ! Sa main a-t-elle pu écrire ceci ! Son cœur, son 125 cerveau, le concevoir !... Quand cette lettre vous est-elle parvenue ? Qui l'a apportée ?

EDMOND

Elle ne m'a pas été apportée, monseigneur ; et voilà l'artifice : je l'ai trouvée jetée sur la fenêtre de mon cabinet.

GLOCESTER

Vous reconnaissez cet écrit pour être de votre frère ?

EDMOND

Si la teneur en était bonne, j'oserais jurer que oui ; mais, puisqu'elle est telle, je voudrais me figurer que non.

GLOCESTER

C'est de lui !

EDMOND

C'est de sa main, monseigneur ; mais j'espère que son cœur n'y est pour rien. 130

GLOCESTER

Est-ce qu'il ne vous a jamais sondé sur ce sujet ?

GLOCESTER

Ô scélérat, scélérat !... L'idée même de sa lettre... Scélérat abhorré, dénaturé, odieux ! misérable brute ! pire que la brute !... Allez le chercher, mon cher ; je vais l'arrêter... Abominable scélérat !... Où est-il ?

EDMOND

Je ne sais au juste, monseigneur. Si vous voulez bien suspendre votre indignation contre mon frère, jusqu'à ce que vous puissiez tirer de lui des informations plus certaines sur ses intentions, vous suivrez une marche plus sûre ; si, au contraire, vous méprenant sur ses desseins, vous procédez violemment contre lui, vous ferez une large brèche à votre honneur et vous ruinerez son obéissance ébranlée jusqu'au cœur. J'oserais gager ma tête qu'il a écrit ceci uniquement pour éprouver mon affection envers Votre Seigneurie, et sans aucune intention menaçante.

GLOCESTER

Le croyez-vous ?

EDMOND

Si Votre Seigneurie le juge convenable, je vous mettrai à même de nous entendre conférer sur tout ceci et de vous édifier par vos ¹³⁵ propres oreilles ; et cela, pas plus tard que ce soir.

GLOCESTER

Il ne peut pas être un pareil monstre !

EDMOND

Il ne l'est pas, je vous l'assure.

EDMOND

Je vais le chercher, monsieur, de ce pas ; je mènerai l'affaire aussi habilement que je pourrai, et je vous tiendrai au courant.

GLOCESTER

Ces dernières éclipses de soleil et de lune ne nous présagent rien de bon. La sagesse naturelle a beau les expliquer d'une manière ou d'autre, la nature n'en est pas moins bouleversée par leurs effets inévitables : l'amour se refroidit, l'amitié se détend, les frères se divisent ; émeutes dans les cités ; discordes dans les campagnes ; dans les palais, trahisons ; rupture de tout lien entre le père et le fils. Ce misérable, né de moi, justifie la prédiction : voilà le fils contre le père ! Le roi se dérobe aux penchants de la nature : voilà le père contre l'enfant ! Nous avons vu les meilleurs de nos jours. Machinations, perfidies, guets-apens, tous les désordres les plus sinistres nous harcèlent jusqu'à nos tombes

GLOCESTER

... Trouve ce misérable, Edmond ; tu n'y perdras rien ; fais la chose avec précaution... Et le noble, le loyal Kent banni ! Son crime, l'honnêteté !... Étrange ! étrange !

140

GLOCESTER

Il sort.

EDMOND

Il arrive à point comme la catastrophe de la vieille comédie. Mon rôle, à moi, est une sombre mélancolie, accompagnée de soupirs comme on en pousse à Bedlam...

EDMOND

Haut, d'un air absorbé.

EDMOND

Oh ! ces éclipses présagent toutes ces divisions... Fa, sol, la, mi !

EDGAR

Eh bien, frère Edmond ! Dans quelle sérieuse méditation êtes-vous donc ?

145

EDMOND

Je réfléchis, frère, à une prédiction que j'ai lue l'autre jour, sur ce qui doit suivre ces éclipses.

EDGAR

Est-ce que vous vous occupez de ça ?

EDMOND

Les effets qu'elle énumère ne se manifestent, je vous assure, que trop, malheureusement : discordes contre nature entre l'enfant et le père, morts, disettes, dissolutions d'amitiés anciennes, divisions dans l'État, menaces et malédictions contre le roi et les nobles, dissidences sans motif, proscriptions d'amis, dispersions de cohortes, infidélités conjugales, et je ne sais quoi.

EDGAR

Depuis quand êtes-vous adepte de l'astronomie ?

EDMOND

Allons, allons ! Quand avez-vous quitté mon père

150

EDMOND

?

EDGAR

Eh bien, hier au soir.

EDMOND

Lui avez-vous parlé ?

EDGAR

Oui, deux heures durant.

EDMOND

Vous êtes-vous séparés en bons termes ? Ne vous a-t-il manifesté
aucun déplaisir, soit dans ses paroles, soit dans sa contenance ? ¹⁵⁵

EDGAR

Aucun.

EDMOND

Demandez-vous en quoi vous pouvez l'avoir offensé ; et, je vous en
supplie, évitez sa présence jusqu'à ce que la vivacité de son déplai-
sir ait eu le temps de s'apaiser. En ce moment il est à ce point exas-
péré que la destruction de votre personne pourrait à peine le cal-
mer.

EDGAR

Quelque scélérat m'aura fait tort auprès de lui.

EDMOND

C'est ce que je crains. Je vous en prie, gardez une patiente réserve, jusqu'à ce que la violence de sa rage se soit modérée ; écoutez, retirez-vous chez moi, dans mon logement ; de là je vous mettrai à même d'entendre parler milord. Allez, je vous prie ; voici ma clef. Pour peu que vous vous hasardiez dehors, marchez armé.

EDGAR

Armé, frère

160

EDGAR

?

EDGAR

Aurai-je bientôt de vos nouvelles ?

EDMOND

Je suis tout à votre service en cette affaire.

EDMOND

Edgar sort.

EDMOND

— Un père crédule, un noble frère — dont la nature est si éloignée de faire le mal — qu'il ne le soupçonne même pas !... Comme sa folle honnêteté — est aisément dressée par mes artifices !... Je vois l'affaire... — Que je doive mon patrimoine à mon esprit, sinon à ma naissance ! — Tout moyen m'est bon, qui peut servir à mon but.

165

EDMOND

Il sort.

EDMOND

‌

SCÈNE III

(Dans le château du duc d'Albany.)

GONERIL

Est-il vrai que mon père ait frappé un de mes gentilshommes qui réprimandait son fou ?

OSWALD

Oui, madame.

GONERIL

— Nuit et jour il m'outrage ; à toute heure — il éclate en quelque grosse incartade — qui nous met tous en désarroi : je ne l'endurerai pas. — Ses chevaliers deviennent turbulents, et lui-même récrimine contre nous — pour la moindre vétille... Quand ¹⁷⁰ il reviendra de la chasse, — je ne veux pas lui parler ; dites que je suis malade. — Si vous vous relâchez dans votre service, vous ferez bien ; je répondrai de la faute.

GONERIL

Bruit de cors.

OSWALD

— Il arrive, madame ; je l'entends.

GONERIL

— Affectez, autant qu'il vous plaira, la lassitude et la négligence, — vous et vos camarades ; je voudrais qu'il en fût un grief. — Si ça lui déplaît, qu'il aille chez ma sœur — dont la résolution, je le sais, est d'accord avec la mienne — pour ne pas se laisser maîtriser... Ah ! sur ma vie, — ces vieux fous redeviennent enfants, et il faut les traiter — par la rigueur, quand ils abusent de nos cajoleries

GONERIL

. — Rappelez-vous ce que j'ai dit.

OSWALD

Fort bien, madame.

175

GONERIL

— Et que ses chevaliers soient traités par vous plus froidement ; — peu importe ce qui en résultera ; prévenez vos camarades à cet effet. — Je voudrais, et j'y parviendrai, faire surgir une occasion — de m'expliquer. Je vais vite écrire à ma sœur — de suivre mon exemple... Préparez-vous pour le dîner.

GONERIL

Ils sortent.

GONERIL

‌

SCÈNE IV

(Une autre partie du château.)

KENT

— Si je puis aussi bien, en empruntant un accent étranger, — travestir mon langage, ma bonne intention — obtiendra le plein succès — pour lequel j'ai déguisé mes traits. Maintenant, Kent, le banni, — si tu peux te rendre utile là même où tu es condamné —

(et puisses-tu y réussir !)

KENT

, le maître que tu aimes — te trouvera plein de zèle.

180

KENT

Bruit de cors.

LEAR

Que je n'attende pas le dîner un instant ! Allez, faites-le servir.

LEAR

Quelqu'un de la suite sort.

LEAR

À Kent.

LEAR

Eh ! toi, qui es-tu ?

185

KENT

Un homme, monsieur.

LEAR

Quelle est ta profession ? Que veux-tu de nous ?

KENT

Ma profession, la voici : ne pas être au-dessous de ce que je parais, servir loyalement qui veut m'accorder sa confiance, aimer qui est honnête, frayer avec qui est sage et qui parle peu, redouter les jugements, combattre, quand je ne puis faire autrement, et ne pas manger de poisson

KENT

!

LEAR

Qui es-tu ?

190

KENT

Un compagnon fort honnête et aussi pauvre que le roi.

LEAR

Si tu es aussi pauvre comme sujet qu'il l'est comme roi, tu es assez pauvre en effet. Que veux-tu ?

KENT

Du service.

LEAR

Qui voudrais-tu servir ?

KENT

Vous.

195

LEAR

Me connais-tu, camarade ?

KENT

Non, monsieur ; mais vous avez dans votre mine quelque chose qui me donne envie de vous appeler maître.

LEAR

Quoi donc ?

KENT

L'autorité.

LEAR

Quel service peux-tu faire ?

200

KENT

Je puis garder honnêtement un secret, monter à cheval, courir, gâter une curieuse histoire en la disant, et délivrer vivement un message simple. Je suis bon à tout ce que peut un homme ordinaire, et ce que j'ai de mieux est ma diligence.

LEAR

Quel âge as-tu ?

KENT

Ni assez jeune pour aimer une femme à l'entendre chanter, ni assez vieux pour raffoler d'elle par n'importe quel motif : j'ai quarante-huit ans sur le dos.

LEAR

Suis-moi : tu me serviras. Si tu ne me déplaïs pas davantage après dîner, je ne te renverrai pas de sitôt... Le dîner ! holà ! Le dîner !... Où est mon drôle ? mon fou ?... Qu'on aille chercher mon fou !

LEAR

Sort un chevalier.

205

OSWALD

Eh ! vous, l'ami, où est ma fille ?

OSWALD

Permettez...

OSWALD

Il sort.

LEAR

Que dit ce gaillard-là ? Rappelez ce maroufle !

LEAR

Un chevalier sort.

210

LEAR

Où est mon fou ? holà !... Je crois que tout le monde dort.

LEAR

Eh bien ? où est ce métis ?

CHEVALIER

Il dit, monseigneur, que votre fille n'est pas bien.

LEAR

Pourquoi le maraud n'est-il pas revenu, quand je l'appelais ?

CHEVALIER

Sire, il m'a répondu fort rondement qu'il ne le voulait pas.

215

LEAR

Qu'il ne le voulait pas !

CHEVALIER

Je ne sais pas ce qu'il y a, monseigneur ; mais, selon mon jugement, Votre Altesse n'est pas traitée avec la même affection cérémonieuse que par le passé. Il y a apparemment un grand relâchement de bienveillance, aussi bien parmi les gens de service que chez le duc lui-même et chez votre fille.

LEAR

Ha ! tu crois ?

CHEVALIER

Je vous conjure de m'excuser, monseigneur, si je me méprends ;
mais mon zèle ne saurait rester silencieux, quand je crois Votre Al-
tesse lésée.

CHEVALIER

Depuis que notre jeune maîtresse est partie pour la France, Sire,
le fou s'est beaucoup affecté. 220

LEAR

Assez !... Je l'ai bien remarqué.

LEAR

À un chevalier.

LEAR

Allez dire à ma fille que je veux lui parler.

LEAR

À un autre.

LEAR

Vous, allez chercher mon fou. 225

LEAR

Les deux chevaliers sortent.

LEAR

Holà ! vous, monsieur ! vous, monsieur ! venez ici... Qui suis-je, monsieur ?

OSWALD

Le père de madame.

LEAR

Le père de madame !... Ah ! méchant valet de monseigneur ! Engeance de putain ! maraud ! chien !

OSWALD

Je ne suis rien de tout cela, monseigneur ; je vous en supplie, excusez-moi. 230

LEAR

Osez-vous lancer vos regards sur moi, misérable !

LEAR

Il le frappe.

OSWALD

Je ne veux pas être frappé, monseigneur.

KENT

Ni faire la culbute, mauvais joueur de ballon !

LEAR

Je te remercie, camarade : tu me sers, et je t'aimerai.

235

KENT

Allons, messire, levez-vous et détez. Je vous apprendrai les distances. Détez, détez. Si vous voulez mesurer encore une fois votre longueur de bélière, restez... Détez donc, vous dis-je ! Êtes-vous raisonnable ? Vite !

KENT

Il pousse Oswald dehors.

LEAR

Ah ! mon aimable valet, je te remercie : voici des arrhes sur ce service.

LEAR

Il lui donne sa bourse.

Fou

Je veux le rétribuer, moi aussi !

240

Fou

Offrant à Kent son bonnet.

Fou

Voici mon bonnet d'âne.

LEAR

Eh bien, mon drôle mignon, comment vas-tu ?

Fou

L'ami, prenez donc mon bonnet d'âne.

KENT

Pourquoi, fou ?

245

Fou

Pourquoi ? Parce que vous prenez le parti d'un disgracié !... Ah ! si tu ne sais pas sourire du côté où souffle le vent, tu attraperas bien vite un rhume. Tiens ! voici mon bonnet d'âne.

Fou

Montrant Lear.

Fou

Oui-da, ce compagnon a banni deux de ses filles et a donné la bénédiction à la troisième, malgré lui : si tu t'attaches à lui, tu dois absolument porter mon bonnet d'âne... Comment va, m'n oncle ? Je voudrais avoir deux bonnets d'âne, si j'avais deux filles !

LEAR

Pourquoi, mon gars ?

Fou

Dans le cas où je leur donnerais tout mon bien, je garderais les
bonnets d'âne pour moi seul.

250

Fou

Tendant son bonnet à Lear.

Fou

Je te donne le mien ; que tes filles te fassent aumône de l'autre !

Lear

Gare le fouet, coquin !

Fou

La vérité est une chienne qui se relègue au chenil : on la chasse à
coups de fouet, tandis que la braque grande dame peut s'étaler au
coin du feu et puer.

Lear

Sarcasme cruellement amer pour moi !

255

Fou

L'ami, je vais t'apprendre une oraison.

Lear

Va.

Fou

Attention, m'n oncle !

Fou

Aie plus que tu ne montres, Parle moins que tu ne sais, Prête moins que tu n'as, Chevauche plus que tu ne marches, Apprends plus que tu ne crois, Risque moins que tu ne gagnes, Renonce à ta boisson et à ta putain, Et reste au logis ; Et tu obtiendras Plus de deux dizaines à la vingtaine.

KENT

Cela ne vaut rien, fou.

260

LEAR

Eh non, enfant : rien ne peut se faire de rien.

Fou

C'est justement à quoi se monte la rente de sa terre ; je t'en prie, dis-le lui : il n'en voudrait pas croire un fou.

LEAR

Mauvais fou !

Fou

Sais-tu la différence, mon garçon, entre un mauvais fou et un bon fou ?

LEAR

Non, mon gars ; apprends-moi.

265

Fou

﻿ Que le seigneur qui t'a conseillé ﻿ De renoncer à
tes terres ﻿ Vienne se mettre près de moi ! ﻿ Ou
prends sa place, toi. ﻿ Le bon fou et le mauvais ﻿
Vont apparaître immédiatement ;

Fou

Se désignant.

Fou

﻿ Voici l'un en livrée,

Fou

Montrant Lear.

Fou

Et l'autre, le voilà !

270

LEAR

Est-ce que tu m'appelles fou, garnement ?

Fou

Tous les autres titres, tu les as abdiqués ; celui-là, tu es né avec.

KENT

Ceci n'est pas folie entière, monseigneur.

LEAR

Deux couronnes ! De quelle sorte ?

Fou

Eh bien ! les deux couronnes de la coquille, après que j'aurai cassé l'œuf par le milieu et mangé le contenu. Le jour où tu as fendu ta couronne par le milieu pour en donner les deux moitiés, tu as porté ton âne sur ton dos pour passer le boubier. Tu avais peu d'esprit sous ta couronne de cheveux blancs, quand tu t'es défait de ta couronne d'or. Ai-je parlé en fou que je suis ? Que le premier qui dira que oui reçoive le fouet ! 275

Fou

Il chante.

Fou

Les fous n'ont jamais eu de moins heureuse année, Car les sages sont devenus sots Et ne savent plus comment porter leur esprit, Tant leurs mœurs sont extravagantes.

LEAR

Depuis quand, maraud, êtes-vous tant en veine de chansons ?

Fou

Eh bien, m'n oncle, c'est depuis que tu t'es fait l'enfant de tes filles ; car, le jour où tu leur as livré la verge en mettant bas tes culottes,

Fou

Chantant.

280

Fou

Soudain elles ont pleuré de joie, Et moi j'ai chanté de douleur, À voir un roi jouer à cligne-musette, Et se mettre parmi les fous !

LEAR

Si vous mentez, coquin, vous serez fouetté.

Fou

Quelle merveilleuse parenté peut-il y avoir entre toi et tes filles ? Elles veulent me faire fouetter si je dis vrai ; toi, tu veux me faire fouetter si je mens, et parfois je suis fouetté si je garde le silence. J'aimerais mieux être n'importe quoi que fou, et pourtant je ne voudrais pas être toi, m'n oncle : tu as épluché ton bon sens des deux côtés et tu n'as rien laissé au milieu. Voici venir une des épluchures.

LEAR

Eh bien ! ma fille, pourquoi ce sombre diadème ? Il me semble que depuis peu vous avez le front bien boudeur.

Fou

Tu étais un joli gaillard quand tu n'avais pas à t'inquiéter de sa bouderie ; maintenant tu es un zéro sans valeur ; je suis plus que 285
toi maintenant ; je suis un fou, tu n'es rien.

Fou

À Goneril.

Fou

Oui, morbleu ! je vais retenir ma langue : votre visage me l'ordonne, quoique vous ne disiez rien... Chut ! chut !

Fou

﻿ Qui ne garde ni mie ni croûte, ﻿ Par dégoût de tout s'expose au besoin.

Fou

Montrant Lear.

Fou

Voici une cosse vide.

290

Fou

Car vous savez, m'n oncle

Fou

Fredonnant.

Fou

Le passereau nourrit si longtemps le coucou Qu'il eut la tête arrachée par ses petits.

Fou

« Sur ce, s'éteignit la chandelle et nous restâmes à tâtons ! »

LEAR

Êtes-vous notre fille ?

295

GONERIL

— Je voudrais que vous fissiez usage du bon sens — dont je vous
sais pourvu : débarrassez-vous donc — de ces humeurs qui depuis
peu vous rendent tout autre — que ce que vous devez être. —

Fou

L'âne peut-il pas savoir quand la charrette remorque le cheval ?
Hue, Aliboron ! je t'aime.

LEAR

— Quelqu'un me reconnaît-il ici ? Bah ! ce n'est point Lear. — Est-
ce ainsi que Lear marche, ainsi qu'il parle ? Où sont ses yeux ? —
Ou sa perception s'affaiblit, ou son discernement — est une léthar-
gie... Lui ! éveillé ! Cela n'est pas... — Qui est-ce qui peut me dire
qui je suis ?

Fou

L'ombre de Lear !

LEAR

Je voudrais le savoir, car, par le témoignage souverain de
l'entendement et de la raison, je serais induit à me figurer que
j'ai eu des filles.

300

Fou

Lesquelles veulent faire de toi un père obéissant

Fou

.

LEAR

Votre nom, belle dame ?

GONERIL

— Allons, monsieur, cet ébahissement est à l'avenant — de vos autres récentes fredaines. Je vous adjure — de bien comprendre ma pensée ; — vieux et vénérable comme vous l'êtes, vous devriez être sage. — Ici même vous entretenez cent chevaliers et écuyers, — tous si désordonnés, si débauchés, si impudents, — que notre cour, souillée par leur conduite, — a l'air d'une auberge en pleine orgie. L'épicurisme et la luxure — en font une taverne ou un lupanar — plutôt qu'un palais princier. La pudeur même réclame — un remède immédiat. Accédez donc au désir — de celle qui autrement pourrait bien exiger la chose qu'elle demande : — réduisez un peu votre suite, — et que ceux qui resteront dans votre dépendance — soient des gens qui conviennent à votre âge — et sachent ce qu'ils sont et ce que vous êtes.

LEAR

Ténèbres et enfer ! — qu'on selle mes chevaux, qu'on rassemble ma suite. — Dégénérée bâtarde ! je ne te troublerai plus ! — Il me ³⁰⁵ reste une fille.

GONERIL

— Vous frappez mes gens ; et tous les insolents de votre bande — font des serviteurs de leurs supérieurs !...

LEAR

— Malheur, à qui se repent trop tard !

LEAR

À Albany.

LEAR

— Ah ! vous voilà, monsieur ! — Est-ce là votre volonté ?... Parlez, monsieur... Qu'on prépare mes chevaux ! — Ingratitude, démon au cœur de marbre, — plus horrible, quand tu te révèles dans un enfant, — que le monstre des mers !

ALBANY

De grâce, sire, patience !

310

LEAR

— Orfraie détestée, tu mens ! — Mes gens sont des hommes d'élite, du mérite le plus rare, — qui connaissent toutes les exigences du devoir, — et qui supportent avec la plus scrupuleuse dignité — l'honneur de leur nom... Ô faute si légère, — comment m'as-tu paru si hideuse dans Cordélia ! — Tu as pu, ainsi qu'un chevalet, disloquer — toutes les fibres de mon être, et arracher tout l'amour de mon cœur — pour en faire du fiel !

LEAR

Se frappant le front.

LEAR

Ô Lear, Lear, Lear ! — frappe cette porte qui laisse entrer ta démence et échapper ta chère raison !

LEAR

À sa suite.

LEAR

Allez, allez, mes gens.

315

ALBANY

— Sire, je suis aussi innocent qu'ignorant — de ce qui vous a ému.

LEAR

C'est possible, milord...

LEAR

Montrant Goneril.

LEAR

Il sort.

ALBANY

— Dieu que nous adorons, d'où vient tout ceci ?

320

GONERIL

— Ne vous tourmentez pas d'en savoir le motif, — et laissez son humeur prendre l'essor — que lui donne le radotage.

LEAR

— Quoi ! cinquante de mes écuyers d'un coup !... — au bout de quinze jours !

ALBANY

Qu'y a-t-il, monsieur ?

LEAR

— Je vais te le dire.

LEAR

Il pleure. À Goneril.

325

LEAR

Il essuie ses larmes.

LEAR

Ah ! mes vieux yeux débiles, — pleurez encore pour ceci, et je vous arrache, — et je vous envoie saturer la fange des larmes — que vous perdez... Quoi ! les choses en sont venues là ! — Soit ! il me reste encore une fille — qui, j'en suis sûr, est bonne et secourable. — Quand elle apprendra ceci sur toi, de ses ongles — elle déchirera ton visage de louve. Tu le verras, je reprendrai cet appareil que tu crois — pour toujours dépouillé par moi ; tu le verras, je te le garantis

LEAR

!

LEAR

Sortent Lear, Kent et sa suite.

GONERIL

— Entendez-vous cela, milord ?

330

ALBANY

— Goneril, je ne saurais être tellement partial — pour la grande affection que je vous porte...

GONERIL

— De grâce, soyez calme... Holà ! Oswald !

GONERIL

Au fou.

GONERIL

— Vous, l'ami, plus fourbe que fou, suivez votre maître. —

Fou

M'n oncle Lear, m'n oncle Lear, attends, emmène ton fou avec toi.

335

Fou

Il fredonne :

Fou

Une renarde qu'on aurait prise En compagnie d'une telle fille Serait bientôt au charnier, Si ma cape pouvait payer une corde ! Sur ce, le fou ferme la marche.

Fou

Il sort.

ALBANY

— Pourtant, vous pouvez exagérer la crainte.

GONERIL

C'est plus sûr que d'exagérer la confiance. — Laissez, j'aime mieux prévenir les malheurs que je crains — que craindre tous jours d'être prévenue par eux. Je connais sa pensée. — J'ai écrit à ma sœur ce qu'il a déclaré. — Si elle le supporte, lui et ses cent chevaliers, — quand je lui en ai montré les inconvénients... Eh bien, Oswald ³⁴⁰

GONERIL

?

GONERIL

— Avez-vous écrit cette lettre à ma sœur ?

OSWALD

Oui, madame.

GONERIL

— Prenez une escorte, et vite à cheval ! — Informez-la en détail de mes inquiétudes, — et ajoutez-y de vous-même tous les arguments — qui peuvent leur donner consistance. Partez vite, — et hâtez votre retour.

GONERIL

L'intendant sort.

345

GONERIL

À Albany.

GONERIL

Non, non, milord, — cette mielleuse indulgence qui règle votre conduite, — je ne la réprouve pas, mais pardonnez-moi cette franchise, — vous méritez plus de reproches par votre imprudence — que d'éloges par cette inoffensive douceur.

ALBANY

— Jusqu'où s'étend la portée de votre regard, c'est ce que je ne puis dire ; — en visant au mieux, nous gâtons souvent ce qui est bien.

GONERIL

— Mais alors...

ALBANY

Bien, bien, attendons l'événement.

350

ALBANY

Ils sortent.

ALBANY

‌

SCÈNE V

(Une cour devant le château du duc d'Albany.)

LEAR

Partez en avant pour Glocester avec cette lettre

LEAR

: instruisez ma fille de ce que vous savez, mais en vous bornant à répondre aux questions que lui suggérera ma lettre. Si vous ne faites pas prompte diligence, je serai là avant vous.

KENT

Je ne dormirai pas, sire, que je n'aie remis votre lettre.

355

KENT

Il sort.

FOU

Si la cervelle de l'homme était dans ses talons, ne risquerait-elle pas d'avoir des engelures ?

LEAR

Oui, enfant.

Fou

Alors, réjouis-toi, je te prie ; ton esprit n'ira jamais en savates.

LEAR

Ha ! ha ! ha !

360

Fou

Tu verras que ton autre enfant te traitera aussi filialement : car, bien qu'elle ressemble à sa sœur comme une pomme sauvage à une pomme, pourtant je sais ce que je sais.

LEAR

Eh bien, que sais-tu, mon gars ?

Fou

Que celle-là différerait de goût avec celle-ci autant qu'une pomme sauvage avec une pomme sauvage... Saurais-tu dire pourquoi on a le nez au milieu de la face ?

LEAR

Non.

Fou

Eh bien ! pour avoir un œil de chaque côté du nez, en sorte qu'on puisse apercevoir ce qu'on ne peut flairer.

365

LEAR

J'ai eu tort envers elle.

Fou

Saurais-tu dire comment l'huître fait son écaille ?

LEAR

Non.

Fou

Moi non plus ; mais je saurais dire pourquoi un colimaçon a une maison.

LEAR

Pourquoi ?

370

Fou

Eh bien, pour y caser sa tête, et non pour la donner à ses filles et laisser ses cornes sans abri.

LEAR

Je veux oublier ma nature... Un père si affectueux !... Mes chevaux sont-ils prêts ?

Fou

Tes ânes sont allés y voir. La raison pour laquelle les sept planètes ne sont pas plus de sept, est une jolie raison.

LEAR

Parce qu'elles ne sont pas huit ?

FOU

C'est cela, vraiment ! Tu ferais un bouffon parfait.

375

LEAR

Reprendre la chose de force !... Monstrueuse ingratitude !

FOU

Si tu étais mon bouffon, m'n oncle, je te ferais battre pour être devenu vieux avant le temps.

LEAR

Comment ça ?

FOU

Tu n'aurais pas dû être vieux avant d'être raisonnable.

LEAR

— Oh ! que je ne devienne pas fou, pas fou, cieus propices ! —
Maintenez-moi dans mon bon sens. Je ne veux pas devenir fou !

380

LEAR

Eh bien, les chevaux sont-ils prêts ?

GENTILHOMME

Tout prêts, sire.

LEAR

Viens, mon gars.

Fou

Celle qui, vierge en ce moment, rit en me voyant partir, Ne sera pas vierge longtemps, à moins que la chose ne soit coupée court.

Fou

Ils sortent.

385

Fou

‌

SCÈNE VI

(Une cour du château de Glocester sur laquelle donne l'appartement d'Edmond.)

EDMOND

Salut à toi, Curan !

CURAN

Et à vous, messire. J'ai vu votre père, et lui ai notifié que le duc de Cornouailles et Régane, sa duchesse, seront chez lui ce soir.

EDMOND

Comment ça se fait-il ?

CURAN

Vraiment, je ne sais pas. Vous avez su les nouvelles qui courent ;
je veux dire, celles qu'on dit tout bas, car ce ne sont encore que 390
des rumeurs à fleur d'oreille.

EDMOND

Nullement. Quelles sont-elles, je vous prie ?

CURAN

Avez-vous pas ouï parler d'une guerre probable entre les ducs de
Cornouailles et d'Albany ?

EDMOND

Pas un mot.

CURAN

Vous en saurez bientôt quelque chose. Adieu, messire.

CURAN

Il sort. 395

EDMOND

Appelant.

EDMOND

— Frère, un mot !... Descendez ! Frère, holà !

EDMOND

— Mon père vous surveille ! Oh ! monsieur, fuyez de ce lieu : — on a appris où vous étiez caché : — heureusement vous avez la faveur de la nuit... — N’avez-vous pas parlé contre le duc de Cornouailles ?... — Il arrive ici ce soir même, en hâte, — et Régane avec lui ! N’avez-vous rien dit — de ses menées contre le duc d’Albany ? — Songez-y bien.

EDGAR

Pas un mot, j’en suis sûr.

EDMOND

— J’entends venir mon père... Pardon ! — Pour la forme, il faut que je tire l’épée contre vous : — dégainiez ! faites semblant de vous défendre. Maintenant faites bonne retraite. 400

EDMOND

Haussant la voix.

EDMOND

— Rendez-vous ! Venez devant mon père... Des lumières, holà ! Par ici.

EDMOND

Bas.

EDMOND

— Fuyez, frère.

EDMOND

Haut.

405

EDMOND

Des torches ! des torches !

EDMOND

Bas.

EDMOND

Bien, adieu !

EDMOND

Edgar s'enfuit.

EDMOND

— Quelques gouttes de sang tiré de moi feraient croire — à un plus rude effort de ma part.

410

EDMOND

Il se pique le bras.

EDMOND

J'ai vu des ivrognes — faire pis que cela pour rire... Père, père ! — Arrête ! arrête ! pas de secours !

GLOCESTER

— Eh bien, Edmond, où est le scélérat ?

EDMOND

— Il était ici dans les ténèbres, agitant la pointe de son épée, —
marmonnant de coupables incantations et adjurant la lune — d'être
sa patronne tutélaire...

GLOCESTER

Mais où est-il ?

415

EDMOND

— Voyez, monsieur, je saigne.

GLOCESTER

Où est le scélérat, Edmond ?

EDMOND

— Enfui de ce côté !... Quand il a reconnu que par aucun moyen...

GLOCESTER

— Qu'on le poursuive ! Holà ! courez-lui sus !

GLOCESTER

Les serviteurs sortent.

420

GLOCESTER

Que par aucun moyen ?

EDMOND

— Il ne pouvait me décider à l'assassinat de Votre Seigneurie ; — que je lui parlais des dieux vengeurs — qui dirigent tous leurs tonnerres contre les parricides, — et des liens multiples et puissants — qui attachent l'enfant au père ; enfin, monsieur, — dès qu'il a vu mon invincible horreur — pour son projet dénaturé, dans un mouvement sauvage, — il s'est élancé, l'épée nue, — sur ma personne découverte et m'a percé le bras ; — mais, voyant que mon énergie alerte, — hardie pour le bon droit, s'animait à la riposte, — ou effrayé peut-être par le bruit que je faisais, — il s'est enfui soudain.

GLOCESTER

Qu'il fuie à sa guise ! — Il n'échappera pas aux poursuites en ce pays ; — et une fois pris, expédié ! Le noble duc, mon maître, — mon digne chef et patron, arrive ce soir : — de par son autorité, je ferai proclamer — que ma reconnaissance attend quiconque découvrira — le lâche assassin et le livrera à l'échafaud. — Quiconque le cachera, à mort !

EDMOND

— Quand, en dépit de mes avis, — je l'ai trouvé inébranlable dans sa résolution, je l'ai, dans les termes les plus véhéments, — menacé de tout découvrir. Il m'a répondu : « Bâtard déshérité ! crois-tu — que, si je te donnais un démenti, l'ascendant — de ta loyauté, de ta vertu, ou de ton mérite, suffirait — à donner créance à tes paroles ? Non ! Avec une simple dénégation —

(et je nierais la chose, quand tu produirais — ma propre écriture)

EDMOND

, j'imputerais tout — à tes suggestions, à tes complots, à tes damnés artifices ! — Il faudrait que le monde entier fût ta dupe, — pour ne pas s'apercevoir que les profits espérés de ma mort — 425
sont les stimulants énergiques et puissants — qui te la font chercher ! »

GLOCESTER

Rare et fieffé scélérat ! — Il nierait donc sa lettre !... Il n'est pas né de moi...

GLOCESTER

Fanfares.

GLOCESTER

— Écoutons ! les trompettes du duc ! Je ne sais pourquoi il vient. — Je ferai fermer tous les ports : le misérable n'échappera pas. — Il faut que le duc m'accorde cela. En outre, je veux — envoyer partout son signalement, afin que le royaume entier — puisse le reconnaître. Et quant à ma succession, — ô mon loyal, mon véritable enfant, je trouverai moyen — de te la rendre accessible.

GLOCESTER

Entrent le duc de Cornouailles, Régane et leur suite.

CORNOUAILLES

— Eh bien, mon noble ami, depuis mon arrivée ici, — c'est-à-dire 430
depuis un moment, j'ai appris d'étranges nouvelles.

RÉGANE

— Si cela est, trop faibles sont tous les châtiments — qui peuvent atteindre le criminel. Comment va milord ?

GLOCESTER

— Ô madame ! mon vieux cœur est brisé, est brisé !

RÉGANE

— Quoi ! le filleul de mon père attenter à vos jours ! — Celui que mon père a nommé ! Votre Edgar !

GLOCESTER

— Ô milady ! milady ! C'est ce que ma honte aurait voulu cacher !

RÉGANE

— N'était-il pas le compagnon de ces chevaliers libertins — qui escortent mon père ?

435

GLOCESTER

Je ne sais pas, madame... — C'est trop coupable, trop coupable.

EDMOND

Oui, madame, il était de cette bande.

RÉGANE

— Je ne m'étonne plus alors de ses mauvaises dispositions : — ce sont eux qui l'auront poussé à tuer le vieillard, — pour pouvoir dissiper et piller ses revenus. — Ce soir même un avis de ma sœur m'a

— pleinement informée de leur conduite ; et je suis si bien avertie,
— que, s'ils viennent pour séjourner chez moi, — je n'y serai pas.

EDMOND

C'était mon devoir, seigneur.

GLOCESTER

— C'est lui qui a révélé ses machinations ; il a reçu — la blessure
que vous voyez, en essayant de l'appréhender. 440

CORNOUAILLES

— Est-on à sa poursuite ?

GLOCESTER

Oui, mon bon seigneur.

CORNOUAILLES

— S'il est pris, il cessera pour jamais — d'être à craindre ; faites à
votre guise — usage de ma puissance. Pour vous, Edmond, — dont
la vertueuse obéissance s'est à l'instant même — si bien distinguée,
vous êtes désormais à nous. — Nous avons grand besoin de carac-
tères aussi profondément loyaux. — Nous vous retenons.

EDMOND

Je vous servirai, milord, — fidèlement, à défaut d'autre mérite.

GLOCESTER

Je remercie pour lui Votre Grâce. 445

CORNOUAILLES

— Vous ne savez pas ce qui nous amène près de vous...

GLOCESTER

Je suis à vos ordres, madame. — Vos Grâces sont les très-bien venues.

GLOCESTER

Ils sortent.

GLOCESTER

‌

SCÈNE VII

(Devant le château de Gloucester.)

OSWALD

La matinée te soit propice, ami ! Es-tu de la maison ?

450

KENT

Oui.

OSWALD

Où pouvons-nous mettre nos chevaux ?

KENT

Dans la boue.

OSWALD

Je t'en prie, dis-le moi en ami.

KENT

Je ne suis pas ton ami.

455

OSWALD

Aussi bien, je ne me soucie pas de toi.

KENT

Si je te tenais dans la fourrière de Lipsbury, je t'obligerais bien à te soucier de moi.

OSWALD

Pourquoi me traites-tu ainsi ? Je ne te connais pas.

KENT

Compagnon, je te connais.

OSWALD

Et pour qui me connais-tu ?

460

KENT

Pour un drôle ! un maroufle, un mangeur de reliefs, un infâme, un insolent, un sot, un gueux à trois livrées, un cuistre à cent écus, un drôle en sales bas de laine, un lâche au foie de lis, un vil chicanier, un fils de putain, un lorgneur de miroir, un flagorneur, un faquin, un maraud héritant de toutes les défroques ! un gremlin qui voudrait

être maquereau à force de bons offices, et qui n'est qu'un composé du fourbe, du mendiant, du couard, et de l'entremetteur ! le fils et héritier d'une lice bâtarde ! un gaillard que je veux faire éclater en hurlements plaintifs, si tu oses nier la moindre syllabe de ton signalement !

OSWALD

Eh ! quel monstrueux coquin es-tu donc, pour déblatérer ainsi contre un homme qui n'est pas connu de toi et ne te connaît pas ?

KENT

Il faut que tu sois un manant à face bien bronzée, pour nier que tu me connaisses. Il n'y a pas deux jours que je t'ai culbuté et battu devant le roi. Dégaîne, coquin. Quoiqu'il soit nuit encore, la lune brille, je vais t'infiltrer un rayon de lune... Dégaîne, putassier, couillon ! dégaîne, dameret !

KENT

Il met l'épée à la main.

OSWALD

Arrière ! je n'ai pas affaire à toi.

465

OSWALD

Au secours ! holà ! au meurtre ! au secours !

KENT

Poussez donc, manant ! Ferme, coquin, ferme !... Poussez donc, fieffé manant.

OSWALD

Au secours, holà ! au meurtre ! au meurtre !

EDMOND

Eh bien ! qu'y a-t-il ? Séparez-vous.

KENT

À vous, s'il vous plaît, mon petit bonhomme... Venez, je vais vous égratigner... Venez donc, mon jeune maître.

470

GLOCESTER

Des épées ! des armes ! que se passe-t-il ici ?

CORNOUAILLES

Sur votre vie, respectez la paix... Celui qui frappe est mort. Qu'y a-t-il ?

RÉGANE

Ce sont les messagers de ma sœur et du roi.

CORNOUAILLES

Pourquoi cette altercation entre vous ? Parlez.

OSWALD

Je puis à peine respirer, milord.

475

KENT

Ce n'est pas étonnant : vous avez tant surmené votre valeur. Lâche coquin, la nature te désavoue : c'est un tailleur qui t'a fait.

CORNOUAILLES

Tu es un étrange gaillard : un tailleur faire un homme !

KENT

Oui, messire, un tailleur !... Un sculpteur ou un peintre ne l'aurait pas si mal ébauché, n'eussent-ils été que deux heures à la besogne.

CORNOUAILLES

Parlez donc, comment a surgi cette querelle ?

OSWALD

— Ce vieux ruffian, seigneur, dont j'ai épargné la vie, — à la re-
quête de sa barbe grise...

480

KENT

Zed bâtard ! lettre inutile !... Milord, si vous me le permettez, je vais piler en mortier ce scélérat brut et en crépir le mur des latrines... Toi, épargner ma barbe grise, chétif hoche-queue !

CORNOUAILLES

Paix, drôle !... — Grossier manant, ignores-tu le respect ?

KENT

— Non, monsieur ; mais la colère a ses privilèges.

CORNOUAILLES

Qu'est-ce qui te met en colère ?

KENT

— C'est de voir porter l'épée par un maraud — qui ne porte pas l'honneur. Ces maroufles souriants — rongent, comme des rats, les liens sacrés — trop étroitement serrés pour être dénoués ; ils caressent toutes les passions — qui se rebellent dans le cœur de 485 leurs maîtres, — jettent l'huile sur le feu, la neige sur les glaciales froideurs, — nient, affirment, et tournent leur bec d'alcyon — à tous les vents du caprice de leur maître

KENT

! — Ainsi que les chiens, ils ne savent que suivre !

KENT

À Oswald.

CORNOUAILLES

— Ça ! es-tu fou, vieux ?

GLOCESTER

Quel est le motif de votre rixe ? — Dites.

KENT

— Il n'y a pas plus d'antipathie entre les contraires, — qu'entre 490 moi et un pareil fourbe.

CORNOUAILLES

— Pourquoi le traites-tu de fourbe ? Quel est son crime ?

KENT

— Sa physionomie me déplaît.

CORNOUAILLES

— Pas plus que la mienne, peut-être.

CORNOUAILLES

Montrant Edmond.

CORNOUAILLES

Ou la sienne.

495

CORNOUAILLES

Montrant Régane.

CORNOUAILLES

Ou la sienne.

KENT

— Monsieur, c'est mon habitude d'être franc : — j'ai vu dans ma vie de meilleurs visages — que ceux que je vois sur maintes épaules — devant moi, en ce moment.

CORNOUAILLES

C'est quelque drôle — qui, ayant été loué pour sa rusticité, affecte — une insolente rudesse et exagère la simplicité, — au mépris de tout naturel... Il ne saurait flatter, lui !... — c'est une âme honnête et franche ! il faut qu'il dise la vérité : — si elle est bien reçue, tant mieux ; sinon, n'accusez que son franc parler. — Je connais de ces drôles qui, dans leur franchise, — recèlent plus d'astuce et de pensées corrompues — que vingt naïfs faiseurs de courbettes — qui se confondent en hommages obséquieux.

KENT

— Seigneur, en vérité, en toute sincérité, — sous le bon plaisir de votre grandeur — dont l'influence, comme l'auréole de flamme 500 radieuse — qui ondoie au front de Phébus...

CORNOUAILLES

Qu'entends-tu par là ? —

KENT

Changer mon style, puisque vous le désapprouvez si fort. Je le reconnais, monsieur, je ne suis pas un flatteur ; mais celui qui vous a trompé avec l'accent de la franchise était un franc coquin ; ce que, pour ma part, je ne serai jamais, quand l'espoir d'apaiser votre déplaisir m'inviterait à l'être.

CORNOUAILLES

— Quelle offense lui avez-vous faite ?

OSWALD

Aucune. — Il plut naguère au roi son maître — de me frapper dans un malentendu. — Cet homme lui prêta main-forte, et, flattant son emportement, — me culbuta par derrière ; dès que je fus à bas, il m'insulta, m'injuria, — fit maintes prouesses — qui le distinguèrent, et obtint les éloges du roi — pour cet attentat sur un homme sans défense. — Tout à l'heure, dans l'exaltation de cet auguste exploit, — il a même tiré l'épée contre moi.

KENT

Il n'est pas un de ces chenapans et de ces lâches — près de qui
Ajax ne soit un couard !

505

CORNOUAILLES

Holà ! qu'on aille chercher les ceps !... — Vieux coquin têtue, vénérable effronté, — nous vous apprendrons...

CORNOUAILLES

Qu'on aille chercher les ceps ! — Sur ma vie et mon honneur ! il y restera jusqu'à midi.

RÉGANE

— Jusqu'à midi !... jusqu'à ce soir, milord, et toute la nuit encore.

KENT

— Mais, madame, si j'étais le chien de votre père, — vous ne me traiteriez pas ainsi.

RÉGANE

Je traite ainsi sa valetaille.

510

RÉGANE

On apporte des ceps.

CORNOUAILLES

— C'est un drôle du même acabit que ceux — dont parle notre sœur... Allons, approchez les ceps.

GLOCESTER

— Laissez-moi supplier Votre Grâce de n'en rien faire. — Sa faute est grave, et le bon roi son maître — saura l'en punir : la dégradante correction que vous lui infligez — ne s'applique qu'aux plus vils et aux plus méprisés des misérables, — pour des vols et de vulgaires délits

GLOCESTER

. — Le roi trouvera nécessairement mauvais — qu'on l'ait humilié dans son messager, — en le soumettant à une pareille contrainte.

CORNOUAILLES

Je réponds de tout.

515

RÉGANE

Aux valets.

RÉGANE

Entravez-lui les jambes

RÉGANE

.

RÉGANE

On met Kent dans les ceps.

RÉGANE

À Cornouailles.

520

RÉGANE

— Allons, mon cher seigneur, partons.

RÉGANE

Sortent Régane et Cornouailles.

GLOCESTER

— Ami, j'en suis fâché pour toi ; c'est le bon plaisir du duc ; — et son humeur, tout le monde le sait, — n'admet ni froissement ni obstacle... J'intercéderai pour toi.

KENT

— De grâce, n'en faites rien, monsieur. J'ai veillé et parcouru une longue route ; — je dormirai une partie du temps, et je sifflerai le reste.

KENT

D'un ton amer.

525

KENT

— La fortune d'un honnête homme peut bien avoir ces ailes-là aux talons. — Je vous souhaite le bonjour.

GLOCESTER

— Le duc est à blâmer pour cela : ce sera mal pris.

GLOCESTER

Il sort. L'aurore se lève.

KENT

— Bon roi, faut-il donc que tu justifies le dicton populaire, — et que tu passes d'un ciel tolérable — sous un soleil brûlant

KENT

!

530

KENT

Il tire un papier et le déploie.

KENT

— Rapproche-toi, fanal de ce globe inférieur, — qu'avec le secours de tes rayons je puisse — lire cette lettre !... Il ne se fait guère de miracles — que pour la détresse... C'est de Cordélia, je suis sûr : — elle a été fort heureusement informée — de mon travestissement, et

elle prendra occasion — des énormités qui s’accomplissent, pour apporter — à tous les maux leurs remèdes.

KENT

Il resserre le papier.

KENT

Vous qu’ont épuisés les veilles, — ô mes yeux, profitez de votre accablement pour ne pas voir — cette ignoble logette. — Bonne nuit, fortune ! souris encore une fois et fais tourner ta roue.

KENT

Il s’endort.

535

KENT

‌

SCÈNE VIII

(Une bruyère.)

EDGAR

— J’ai entendu la proclamation lancée contre moi ; — et, grâce au creux d’un arbre, — j’ai esquivé les poursuites. Pas un port qui ne soit fermé ; pas une place — où il n’y ait une vedette, où la plus rigoureuse vigilance — ne cherche à me surprendre. Tant que je puis échapper, — je suis sauvé... J’ai pris le parti — d’assumer la forme la plus abjecte et la plus pauvre — à laquelle la misère ait jamais ravalé l’homme — pour le rapprocher de la brute. Je veux grimer mon visage avec de la fange, — ceindre mes reins d’une couverture,

avoir tous les cheveux noués comme par un sortilège ; — je veux, en leur présentant ma nudité, braver les vents et les persécutions du ciel. — Le pays m'offre pour modèles — ces mendiants de Bedlam qui, en poussant des rugissements, — enfoncent dans la chair nue de leurs bras inertes et gangrenés — des épingles, des échardes de bois, des clous, des brindilles de romarin, — et, sous cet horrible aspect, extorquent la charité des pauvres fermes, — des petits villages, des bergeries et des moulins, — tantôt par des imprécations de lunatiques, tantôt par des prières... — Je suis le pauvre Turlupin ! le pauvre Tom ! — C'est quelque chose... Edgar n'est plus rien

EDGAR

.

EDGAR

Il sort.

EDGAR

‌

540

SCÈNE IX

(Devant le château de Glocester.)

LEAR

— Il est étrange qu'ils soient ainsi partis de chez eux — sans me renvoyer mon messenger.

GENTILHOMME

J'ai su — que la nuit précédente ils n'avaient aucune intention — de s'éloigner.

KENT

Salut à toi, noble maître !

LEAR

Quoi ! — Te fais-tu un passe-temps de cette ignominie ?

KENT

Non, monseigneur. —

545

FOU

Ha ! ha ! vois donc ! il porte là de cruelles jarretières ! Les chevaux s'attachent par la tête, les chiens et les ours par le cou, les singes par les reins, et les hommes par les jambes : quand un homme est trop gaillard de ses jambes, alors il porte des chausses de bois.

LEAR

— Et qui donc a méconnu ton rang — jusqu'à te mettre là ?

KENT

C'est lui et elle, — votre fils et votre fille.

LEAR

Non.

KENT

Si fait.

550

LEAR

Non, te dis-je.

KENT

Je vous dis que oui.

LEAR

Non, non, ils ne feraient pas cela

LEAR

.

KENT

Oui, ils l'ont fait.

555

LEAR

Par Jupiter, je jure que non.

KENT

Par Junon, je jure que oui.

LEAR

Ils n'auraient pas osé le faire ; — ils n'auraient pas pu, ils
n'auraient pas voulu le faire. C'est pis qu'un assassinat — de faire
au respect un si violent outrage. — Réponds-moi avec toute la

promptitude raisonnable : comment — as-tu pu mériter, comment as-tu pu subir un pareil traitement, — venant de notre part ?

Fou

— L'hiver n'est pas encore fini, si les oies sauvages volent dans cette direction.

Fou

Les pères qui portent guenilles Font aveugles leurs enfants ; Mais les pères qui portent sacs Verront tendres leurs enfants. Fortune, ⁵⁶⁰ cette fieffée putain, Jamais n'ouvre sa porte au pauvre.

Fou

Bah ! après tout, tu auras de tes filles plus de douleurs que tu ne pourrais compter de dollars en un an !

LEAR

— Oh ! comme cette humeur morbide monte à mon cœur ! Historica passio

LEAR

! Arrière, envahissante mélancolie, — c'est plus bas qu'est ton élément !... Où est-elle, cette fille ?

KENT

— Avec le comte, ici dans le château.

LEAR

Ne me suivez pas. — Restez ici.

565

LEAR

Il entre dans le château.

GENTILHOMME

— N’avez-vous pas commis d’autre offense que celle que vous venez de dire ?

KENT

Aucune. — Mais comment le roi vient-il avec un si mince cortège ?

Fou

Si tu avais été mis aux ceps pour cette question-là, tu l’aurais bien mérité.

KENT

Pourquoi, fou ?

570

Fou

Nous t’enverrons à l’école chez la fourmi, pour t’apprendre qu’il y a chômage en hiver. Tous ceux qui suivent leur nez sont dirigés par leurs yeux, excepté les aveugles ; et entre vingt aveugles il n’est pas un nez qui ne flaire l’homme qui pue... Lâche la grande roue, si elle roule en bas de la côte : tu te romprais le cou en la suivant ; mais si elle remonte la côte, fais-toi remorquer par elle. Quand un sage te donnera un meilleur conseil, rends-moi le mien. Je veux qu’il n’y ait que des coquins à le suivre, puisque c’est un fou qui le donne.

Fou

Celui qui sert par intérêt, messire, ﻿ Et n'est attaché que pour la forme, Pliera bagage dès qu'il pleuvra, ﻿ Et te laisseras dans l'orage. Mais, moi, je demeurerai : le fou veut rester ﻿ Et laisser le sage s'enfuir. Coquin devient le fou qui s'esquive ; ﻿ Et fou, pardi ! n'est pas le coquin.

KENT

— Où avez-vous appris ça, fou ?

Fou

Pas dans les ceps, fou !

LEAR

— Refuser de me parler ! Ils sont malades ! Ils sont fatigués ! — Ils ont fait une longue route cette nuit ! Purs prétextes, — faux-fuyants de la révolte et de la désertion ! — Rapportez-moi une meilleure réponse.

575

LEAR

— Vengeance ! peste ! mort ! confusion ! — Il s'agit bien de bouillante nature ! Eh ! Gloucester, Gloucester, — je veux parler au duc de Cornouailles et à sa femme.

GLOCESTER

— Mais, mon bon seigneur, je viens de les en informer.

LEAR

— Les en informer... Ça, me comprends-tu, l'homme

LEAR

?

GLOCESTER

Oui, mon bon seigneur.

580

LEAR

— Le roi veut parler à Cornouailles ; le père chéri — veut parler à sa fille et réclame ses services : — sont-ils informés de cela ?... Souffle et sang !... — Bouillant ! le duc bouillant !... Dis à ce duc ardent que... — mais non, pas encore !... Il se peut qu'il ne soit pas bien : — la maladie a toujours négligé les devoirs — auxquels s'astreint la santé. Nous ne sommes plus nous-mêmes, — quand la nature accablée force l'esprit — à souffrir avec le corps. Je prendrai patience. — J'en veux à mon impétueuse opiniâtreté — de prendre la boutade morbide d'un malade — pour la décision d'une saine volonté...
Mort de ma vie !

LEAR

Regardant Kent.

LEAR

Pourquoi — est-il assis là ? Cet acte me prouve — que la réclusion du duc et de ma fille — n'est qu'un artifice.

LEAR

Haussant la voix.

LEAR

Qu'on me rende mon serviteur.

585

LEAR

À Glocester.

GLOCESTER

— Je voudrais tout arranger entre vous.

GLOCESTER

Il sort.

LEAR

— Oh ! mon cœur !... mon cœur se soulève !... Allons, à bas ! —

Fou

Crie-lui, m'n oncle, ce que la ménagère criait aux anguilles, au moment où elle les mettait toutes vives dans la pâte. Elle leur frappait la tête avec une baguette en criant : « À bas, coquines, à bas ! » C'est le frère de celle-là qui, par pure bonté pour son cheval, lui beurrerait son foin.

Fou

Entrent Cornouailles, Régane, Glocester et leur suite.

LEAR

— Bonjour à tous deux.

CORNOUAILLES

Salut à Votre Grâce !

CORNOUAILLES

On met Kent en liberté.

RÉGANE

— Je suis heureuse de voir Votre Altesse.

595

LEAR

— Je le crois, Régane, je sais que de raisons — j’ai pour le croire. Si tu n’en étais pas heureuse, — je divorcerais avec la tombe de ta mère, — sépulcre d’une adultère.

LEAR

À Kent.

LEAR

Ah ! vous voilà libre ! — Nous parlerons de cela dans un autre moment... Bien-aimée Régane, — ta sœur est une méchante... Ô Régane, elle a attaché — ici, comme un vautour, sa dévorante ingratitude.

LEAR

Il met la main sur son cœur.

LEAR

— Je puis à peine te parler ; tu ne saurais croire — avec quelle perversité... ô Régane !

600

RÉGANE

— Je vous en prie, sire, prenez patience. Vous êtes, je l'espère, — plus apte à méjuger son mérite — qu'elle ne l'est à manquer au devoir.

LEAR

Eh ! qu'est-ce à dire

LEAR

?

RÉGANE

Je ne puis croire que ma sœur ait en rien — failli à ses obligations. Si par hasard, sire, — elle a réprimé les excès de vos gens, — c'est pour des motifs et dans un but si légitimes — qu'elle est pure de tout blâme.

LEAR

— Ma malédiction sur elle !

605

RÉGANE

Oh ! sire, vous êtes vieux. — La nature en vous touche à la limite extrême — de sa carrière : vous devriez vous laisser gouverner et mener — par quelque discrète tutelle, mieux instruite de votre état

— que vous-même. Aussi, je vous en prie, — retournez auprès de ma sœur, — et dites-lui que vous avez eu tort, sire.

LEAR

Moi, lui demander pardon ! — Voyez donc comme ce langage ferait honneur à une famille : — « Chère fille, je confesse que je suis vieux ; — la vieillesse est parasite ; je demande à genoux — que vous daigniez m'accorder le vêtement, le lit et la nourriture. »

RÉGANE

— Bon sire, assez ! ce sont des plaisanteries peu gracieuses. — Retournez près de ma sœur.

CORNOUILLES

Fi ! fi ! fi !

LEAR

— Vous, éclairs agiles, dardez vos aveuglantes flammes — dans ses yeux dédaigneux ! Empoisonnez sa beauté, — vapeurs aspirées des marais par le puissant soleil, — et flétrissez sa vanité. 610

RÉGANE

Ô dieux propices ! — vous ferez les mêmes vœux pour moi, dans un accès de colère.

LEAR

— Non, Régane ; jamais tu n'auras ma malédiction. — Ta nature palpitante de tendresse ne t'abandonnera pas — à la dureté. Son regard est féroce ; mais le tien — ranime et ne brûle pas. Ce n'est pas toi — qui voudrais lésiner sur mes plaisirs, mutiler ma suite, — me

lancer de brusques paroles, réduire mon train, — et, pour conclusion, opposer les verrous — à mon entrée. Tu connais trop bien — les devoirs de la nature, les obligations de l'enfance, — les règles de la courtoisie, les exigences de la gratitude ; — tu n'as pas oublié cette moitié de royaume — dont je t'ai dotée.

RÉGANE

Bon sire, venez au fait.

RÉGANE

Bruit de trompettes.

LEAR

— Qui donc a mis mon homme aux ceps ?

615

CORNOUAILLES

Quelle est cette fanfare ?

RÉGANE

— Je la reconnais, c'est celle de ma sœur : sa lettre annonçait en effet — qu'elle serait bientôt ici.

RÉGANE

À Oswald.

RÉGANE

Votre maîtresse est-elle arrivée ?

LEAR

Voilà un maraud dont la fierté d'emprunt — s'étaie sur la capricieuse faveur de celle qu'il sert... — Hors de ma vue, varlet ! 620

CORNOUAILLES

Que veut dire Votre Grâce ?

LEAR

— Qui a mis aux ceps mon serviteur ? Régane, j'aime à croire — que tu n'en savais rien... Qui vient ici ?

LEAR

Ô cieux, — si vous aimez les vieillards, si votre doux pouvoir — encourage l'obéissance, si vous-mêmes êtes vieux, faites de cette cause la vôtre, lancez vos foudres et prenez mon parti.

LEAR

À Goneril.

LEAR

— Peux-tu regarder cette barbe sans rougir ?... — Ô Régane ! tu consens à la prendre par la main ! 625

GONERIL

— Et pourquoi pas, monsieur ? En quoi suis-je coupable ? — N'est pas coupable tout ce que réproouve l'irréflexion — et condamne la caducité.

LEAR

Ô mes flancs, vous êtes trop tenaces ! — Quoi ! vous résistez encore !... Comment se fait-il qu'un de mes familiers ait été mis aux ceps ?

CORNOUAILLES

— C'est moi qui l'y ai mis, monsieur ; mais ses méfaits — ne méritaient certes pas tant d'honneur.

LEAR

Vous ! quoi ! c'est vous !

RÉGANE

— Je vous en prie, père, résignez-vous à votre faiblesse. — Si, jusqu'à l'expiration de ce mois, — vous voulez retourner et séjourner chez ma sœur, — après avoir congédié la moitié de votre suite, venez me trouver alors. — Je suis pour le moment hors de chez moi, et je n'ai pas fait les préparatifs — indispensables pour vous recevoir.

LEAR

— Retourner chez elle, cinquante de mes gens congédiés ! — Non ! Je préférerais abjurer tout abri, lutter contre l'inimitié de l'air, — être le camarade du loup et de la chouette, — poignantes rigueurs de la nécessité... Retourner près d'elle ! — Ah ! bouillant roi de France, qui as pris sans dot — notre plus jeune fille, j'aimerais autant — m'agenouiller devant ton trône et mendier de toi la pension d'un écuyer — pour soutenir ma servile existence !... Retourner près d'elle ! — Conseille-moi plutôt de me faire l'esclave et la bête de somme — de ce détestable valet !

LEAR

Il montre Oswald.

GONERIL

À votre guise, monsieur.

RÉGANE

Pas tout à fait, monsieur. — Je ne vous attendais pas encore, et ne suis pas préparée — pour vous recevoir convenablement. Écoutez ma sœur, monsieur ; — car ceux qui font contrôler votre passion par la raison — doivent se borner à croire que vous êtes vieux et conséquemment... — Mais Goneril sait ce qu'elle fait.

LEAR

Est-ce donc là bien parler ?

635

RÉGANE

— J'ose l'affirmer, monsieur. Quoi ! cinquante écuyers, — n'est-ce pas assez ? Qu'avez-vous besoin de plus, — ou même d'autant ? La dépense, le danger, — tout parle contre un si nombreux cortège. Comment, dans une seule maison, — sous deux autorités, tant de gens peuvent-ils vivre — d'accord ? C'est difficile, presque impossible.

GONERIL

— Et ne pourriez-vous pas, milord, être servi — par ses domestiques en titre ou par les miens ?

RÉGANE

— Pourquoi pas, milord ? Si alors il leur arrivait de vous négliger, — nous pourrions y mettre ordre... Si vous voulez venir chez moi, —

(car à présent j'aperçois le danger)

RÉGANE

, je vous prie — de n'en amener que vingt-cinq ; à un plus grand nombre — je refuse de donner place ou hospitalité.

LEAR

— Moi, je vous ai tout donné.

640

RÉGANE

Et il était grand temps.

LEAR

— J'ai fait de vous mes gardiennes, mes déléguées, — mais en réservant pour ma suite — un nombre fixe de serviteurs. Quoi ! il faut qu'en venant chez vous — je n'en aie que vingt-cinq ! Régane, avez-vous dit cela ?

RÉGANE

— Et je le répète, milord : pas un de plus chez moi !

LEAR

— Ces méchantes créatures ont encore l'air bon — à côté de plus méchantes. N'être pas ce qu'il y a de pire, — c'est encore être au niveau d'un éloge.

LEAR

À Goneril.

645

LEAR

J'irai avec toi. — Les cinquante que tu accordes sont le double de ses vingt-cinq, — et ton amour vaut deux fois le sien.

GONERIL

Écoutez-moi, milord. — Qu'avez-vous besoin de vingt-cinq personnes, de dix, de cinq, — pour vous suivre dans une maison où un domestique deux fois aussi nombreux — a ordre de vous servir ?

RÉGANE

Qu'avez-vous besoin d'un seul ?

LEAR

Sortent Lear, Gloucester, Kent et le fou .

CORNOUILLES

Retirons-nous, il va faire de l'orage.

650

CORNOUILLES

Bruit lointain d'un orage.

RÉGANE

— Ce manoir est petit ; le vieillard et ses gens — ne sauraient s'y loger à l'aise.

GONERIL

C'est sa faute : il s'est lui-même privé d'asile ; il faut qu'il souffre de sa folie.

RÉGANE

— Pour lui personnellement, je le recevrais volontiers, — mais pas un seul de ses gens.

GONERIL

C'est aussi ma résolution. — Où est milord de Glocester ?

655

CORNOUAILLES

— Il a accompagné le vieillard... Mais le voici de retour.

GLOCESTER

— Le roi est dans une rage violente.

CORNOUAILLES

Où va-t-il ?

GLOCESTER

— Il commande les chevaux

GLOCESTER

, mais je ne sais où il va.

660

CORNOUAILLES

— Le mieux est de le laisser faire... Qu'il se dirige.

GONERIL

— Milord, ne le pressez nullement de rester.

GLOCESTER

— Hélas ! la nuit vient, et les vents glacés — se déchaînent furieusement. À plusieurs milles à la ronde, — il y a à peine un fourré.

RÉGANE

Ah ! messire, aux hommes obstinés — les injures qu’eux-mêmes s’attirent — doivent servir de leçon... Fermez vos portes ; — il a pour escorte des forcenés, — et les excès auxquels il peut être entraîné par eux, lui — dont l’oreille est facilement abusée, doivent mettre en garde la prudence.

CORNOUAILLES

— Fermez vos portes, milord ; il fait une horrible nuit. — Ma Ré-

665

CORNOUAILLES

Ils sortent.

CORNOUAILLES

‌

SCÈNE X

(Aux environs du château de Gloucester.)

KENT

— Qui est là, par cet affreux temps ?

CHEVALIER

— Un homme dont l'âme est aussi tourmentée que le temps.

KENT

— Je vous reconnais. Où est le roi ?

670

CHEVALIER

— En lutte avec les éléments courroucés ; — il somme le vent de lancer la terre dans l'Océan, — ou d'élever au-dessus du continent les vagues dentelées, — en sorte que tout change ou périsse

CHEVALIER

. Il arrache ses cheveux blancs, — que les impétueuses rafales, avec une aveugle rage, — emportent dans leur furie et mettent à néant.
— Dans son petit monde humain, il cherche à dépasser en violence — le vent et la pluie entrechoqués. — Dans cette nuit où l'ourse aux mamelles tarries reste dans son antre, — où le lion et le loup, mordus par la faim, — tiennent leur fourrure à l'abri, il court la tête nue — et invoque la destruction.

KENT

Mais qui est avec lui ?

CHEVALIER

— Nul autre que le fou qui s'évertue à couvrir de railleries — les injures dont souffre son cœur.

CHEVALIER

— Nous en reparlerons.

675

KENT

Non, assez de paroles. — Pour vous convaincre que je suis plus — que je ne parais, ouvrez cette bourse, et prenez — ce qu'elle contient. Si vous voyez Cordélia, — et je ne doute pas que vous ne la voyiez, montrez-lui cet anneau ; — elle vous dira ce que vous ne savez pas, le nom de votre compère... Maudite tempête ! — je vais chercher le roi.

CHEVALIER

— Donnez-moi votre main. N'avez-vous rien à ajouter ?

KENT

— Il me reste peu à dire, mais à faire plus que je n'ai fait encore. — Tâchons de trouver le roi ; cherchez — par ici, moi par là. Le premier qui le découvrira — appellera l'autre.

KENT

Ils se séparent.

KENT

‌

680

SCÈNE XI

(Une bruyère.)

LEAR

— Vents, soufflez à crever vos joues ! faites rage ! soufflez ! — Catactes et ouragans, dégorgez-vous — jusqu'à ce que vous ayez submergé nos clochers et noyé leurs coqs ! — Vous, éclairs sulfureux, actifs comme l'idée, — avant-coureurs de la foudre qui fend les chênes, — venez roussir ma tête blanche ! Et toi, tonnerre exterminateur, — écrase le globe massif du monde, — brise les moules de la nature et détruis en un instant tous les germes — qui font l'ingrate humanité. —

Fou

Ô m'n oncle, de l'eau bénite de cour dans une maison bien sèche vaudrait mieux que cette pluie en plein air. Rentre, bon oncle, et demande la charité à tes filles. Voilà une nuit qui n'épargne ni sages ni fous.

Fou

Coups de foudre.

LEAR

— Gronde de toutes tes entrailles !... Crache, flamme, jaillis, pluie !
— Pluie, vent, foudre, flamme, vous n'êtes point mes filles : — ô vous, éléments, je ne vous taxe pas d'ingratitude ! — jamais je ne vous ai donné de royaume, je ne vous ai appelés mes enfants ! — vous ne me devez pas obéissance ! laissez donc tomber sur moi — l'horreur à plaisir : me voici votre souffre-douleur, pauvre vieillard infirme, débile et méprisé... — Mais non... je vous déclare serviles ministres, — vous qui, ligüés avec deux filles perfides, — lancez les légions d'en haut contre une tête — si vieille et si blanche ! Oh ! oh ! c'est affreux. —

Fou

Quiconque a une maison où fourrer sa tête a un bon couvre-chef.⁶⁸⁵

Fou

Il chante.

Fou

Celui qui met sa braguette en lieu sûr Avant d'y mettre sa tête, At-
trapera vite les poux Qu'épouse le mendiant. L'homme qui fait
pour son orteil Ce qu'il devrait faire pour son cœur Se plaindra vite
d'un cor Et changera son sommeil en veille.

Fou

Car il n'y a jamais eu de jolie femme qui n'ait fait des mines devant
un miroir.

LEAR

Non, je veux être le modèle de toute patience, je ne veux plus rien
dire.

KENT

Qui est là ?

690

Fou

Morbleu ! une majesté et une braguette, c'est-à-dire un sage et un
fou.

KENT

— Hélas ! sire, vous ici ! Les êtres qui aiment la nuit — n’aiment pas de pareilles nuits. Les cieux en fureur — éprouvent jusqu’aux rôdeurs des ténèbres — et les enferment dans leur antre. Depuis que je suis homme, — je ne me rappelle pas avoir vu de tels jets de flamme, entendu d’aussi effrayantes explosions de tonnerre, — de tels gémissements, de tels rugissements de vent et de pluie. — La nature de l’homme ne saurait supporter — pareil déchaînement ni pareille horreur.

KENT

Hélas ! tête nue !... — Mon gracieux seigneur, près d’ici est une hutte, — qui vous prêtera un secours contre la tempête. — Allez vous y reposer ; tandis que je me dirigerai vers cette dure maison, — plus dure que la pierre dont elle est bâtie. — Tout à l’heure encore, quand je vous y demandais, — elle a refusé de me recevoir ; mais je vais y retourner et forcer — son avare hospitalité.

LEAR

Mes esprits commencent à s’altérer...

LEAR

Au fou.

695

LEAR

— Viens, mon enfant. Comment es-tu, mon enfant ? As-tu froid ? — J’ai froid moi-même.

LEAR

À Kent.

LEAR

Où est ce chaume, mon ami ? — La nécessité a l'art étrange — de rendre précieuses les plus viles choses. Voyons votre hutte. —
Pauvre diable de fou, j'ai une part de mon cœur — qui souffre aussi pour toi !

Fou

Celui qui a le plus léger bon sens, Ô gué ! par la pluie et le vent,
Doit mesurer sa résignation à son sort, Car la pluie tombe tous les jours.

LEAR

— C'est vrai, enfant.

700

LEAR

À Kent.

LEAR

Allons ! mène-nous à cette hutte.

LEAR

Sortent Lear et Kent.

Fou

La belle nuit à refroidir une courtisane !... — Je vais dire une prophétie avant de partir :

Fou

﻿ Quand les prêtres seront plus verbeux que savants,
﻿ Quand les brasseurs gâteront leur bière avec de l'eau,
﻿ Quand les nobles enseigneront le goût à leur tailleur,
Qu'il n'en cuira plus aux hérétiques, mais seulement aux cou-
reurs de filles ; ﻿ Quand tous les procès seront dûment
jugés, Quand il n'y aura plus d'écuyer endetté ni de chevalier
pauvre, ﻿ Quand la calomnie n'aura plus de langue où se ⁷⁰⁵
poser, ﻿ Que les coupe-bourses ne viendront plus dans
les foules, ﻿ Quand les usuriers compteront leur or en
plein champ, ﻿ Que maquereaux et putains bâtiront des
églises, ﻿ Alors le royaume d'Albion ﻿ Tombera
en grande confusion, ﻿ Alors viendra le temps où qui vi-
vra verra ﻿ Les gens marcher sur leurs pieds.

Fou

Voilà la prophétie que Merlin fera un jour ; car je vis avant son
temps.

Fou

Il sort

Fou

.

Fou

‌

SCÈNE XII

(Dans le château de Glocester.)

GLOCESTER

Hélas ! hélas ! Edmond, je n'aime pas cette conduite dénaturée. Quand je leur ai demandé la permission de le prendre en pitié, ils m'ont retiré le libre usage de ma propre maison, et, sous peine de⁷¹⁰ leur perpétuel déplaisir, m'ont défendu de parler de lui, d'intercéder pour lui et de lui prêter aucun appui.

EDMOND

Que cela est sauvage et dénaturé !

GLOCESTER

Allez ! ne dites rien. Il y a division entre les ducs, et il y a pis que cela. J'ai reçu ce soir une lettre... Il est dangereux seulement d'en parler... Cette lettre, je l'ai serrée dans mon cabinet. Les injures que le roi essuie maintenant seront pleinement vengées ; déjà une armée est en partie débarquée. Nous devons tenir pour le roi. Je vais le chercher et le secourir secrètement. Allez, vous, tenir conversation avec le duc, qu'il ne s'aperçoive pas de ma charité. S'il me demande, je suis malade et au lit. Dussé-je subir la mort dont on m'a menacé, le roi, mon vieux maître, doit être secouru. Quelque étrange événement se prépare, Edmond. Je vous en prie, soyez circonspect.

GLOCESTER

Il sort.

EDMOND

— Cette courtoisie qui t'est interdite, je vais — sur-le-champ en parler au duc, ainsi que de cette lettre... Ce beau service prétendu me fera gagner — ce que mon père va perdre, oui, tout ce qu'il possède. — Les jeunes s'élèvent quand les vieux tombent.

EDMOND

Il sort.

715

EDMOND

‌

SCÈNE XIII

(Sur la bruyère. Devant une hutte.)

KENT

— Voici l'endroit, monseigneur : mon bon seigneur, entrez. — La tyrannie à plein ciel de la nuit est trop rude — pour qu'une créature puisse la supporter.

LEAR

Laissez-moi !

KENT

— Mon bon seigneur, entrez ici.

LEAR

Veux-tu me rompre le cœur ?

720

KENT

— Je me romprais plutôt le mien... Mon bon seigneur, entrez.

LEAR

— Tu trouves bien pénible que ce furieux orage — nous pénètre jusqu'aux os ; c'est pénible pour toi ; — mais là où s'est fixée la plus grande douleur, — la moindre est à peine sentie. Tu fuirais un ours, — mais, si ta fuite t'entraînait vers la mer rugissante, — tu te retournerais sur la gueule de l'ours. Quand l'âme est sereine, — le corps est délicat. La tempête qui est dans mon âme — m'empêche de sentir toute autre émotion — que celle qui retentit là..
L'ingratitude filiale ! — N'est-ce pas comme si la bouche déchirait la main — qui lui apporte les aliments ?... Mais je veux une punition exemplaire... — Non, je ne veux plus pleurer... Par une nuit pareille — me retenir dehors !

LEAR

Les yeux au ciel.

LEAR

Tombe à verse, j'endurerai tout... — Par une nuit pareille !... Ô Régane ! Goneril !... — Votre bon vieux père dont le généreux cœur

vous a tout donné !... — Oh ! la folie est sur cette pente ; évitons-la... — Assez.

KENT

Mon bon seigneur, entrez ici.

725

LEAR

— Je t'en prie, entre toi-même ; cherche tes propres aises. — Cette tempête me permet de ne pas m'appesantir — sur des choses qui me feraient plus de mal... Mais soit ! entrons.

LEAR

Au fou.

LEAR

Le fou entre dans la hutte.

LEAR

— Pauvres indigents tout nus, où que vous soyez, — vous que ne cesse de lapider cet impitoyable orage, — têtes inabritées, estomacs inassouvis, — comment, sous vos guenilles trouées et percées à jour, vous défendez-vous — contre des temps pareils ? Oh ! j'ai pris — trop peu de souci de cela... Luxe, essaie du remède ; — expose-toi à souffrir ce que souffrent les misérables, — pour savoir ensuite leur émettre ton superflu — et leur montrer des cieux plus justes.

EDGAR

— Une brasse et demie ! une brasse et demie !... Pauvre Tom !

730

EDGAR

Le fou s'élance effaré hors de la cabane.

Fou

— N'entre pas là, m'n oncle, il y a un esprit. — À l'aide ! à l'aide !

KENT

Donne-moi ta main. Qui est là ?

Fou

— Un esprit, un esprit ; il dit qu'il s'appelle pauvre Tom.

KENT

— Qui es-tu, toi qui grognes là dans la paille ? Sors.

735

EDGAR

— Arrière ! le noir démon me suit ! — À travers l'aubépine hérissée souffle le vent glacial. — Humph ! va donc te réchauffer sur un lit si froid.

LEAR

— Tu as donc tout donné à tes deux filles, — que tu en es venu là ?

EDGAR

Qui donne quelque chose au pauvre Tom ? Le noir démon l'a promené à travers feu et flamme, à travers gués et tourbillons, par les bourbiers et les fondrières ; il a placé des couteaux sous son oreiller, une hart sur son banc à l'église

EDGAR

, a mis de la mort aux rats dans son potage ; il l'a rendu orgueilleux de cœur, et l'a fait chevaucher sur un trotteur bai, par des ponts larges de quatre pouces, à la poursuite de son ombre, dénoncé comme traître... Le ciel bénisse tes cinq sens !... Tom a froid. Oh ! doudi, doudi, doudi !... Le ciel te préserve des trombes, des astres néfastes et des maléfices !... Faites la charité au pauvre Tom que le noir démon tourmente. Tenez ! je pourrais l'attraper là, et là, et là, et là encore, et là !

EDGAR

L'orage continue.

740

LEAR

— Quoi ! ses filles l'ont réduit à cet état ! — N'as-tu pu rien garder ?
Leur as-tu tout donné ? —

FOU

Nenni ! il s'est réservé une couverture, autrement toutes nos pudeurs auraient été choquées.

LEAR

— Eh bien, que tous les fléaux qui dans l'air ondoyant — planent fatidiques au-dessus des fautes humaines, tombent sur tes filles !

KENT

— Il n'a pas de filles, sire.

LEAR

— À mort, imposteur ! rien n'a pu ravalier une créature — à une telle abjection, si ce n'est l'ingratitude de ses filles. — Est-ce donc la mode que les pères reniés — obtiennent si peu de pitié de leur propre chair ? — Juste châtement ! c'est de cette chair qu'ont été engendrées — ces filles de pélican. ⁷⁴⁵

EDGAR

Pillicock était assis sur le mont Pillicock... Halloo, halloo, loo, loo !

Fou

Cette froide nuit nous rendra tous fous et frénétiques.

EDGAR

Prends garde au noir démon, obéis à tes parents, tiens scrupuleusement ta parole, ne jure pas, ne te commets pas avec la compagne jurée du prochain, ne pare pas ta bien-aimée d'éclatants atours. Tom a froid.

LEAR

Qu'étais-tu jadis ?

EDGAR

Un cavalier servant, fier de cœur et d'esprit ! Je frisais mes cheveux, portais des gants à mon chapeau, servais l'ardente convoitise de ma maîtresse, et commettais l'acte de ténèbres avec elle ; je proférais autant de serments que je disais de paroles, et les brisais à la face auguste du ciel ; je m'endormais sur des projets de luxure et m'éveillais pour les accomplir. J'aimais le vin profondé- ⁷⁵⁰

ment, les dés chèrement, et pour la passion des femmes je dépassais le Turc. Cœur perfide, oreille avide, main sanglante ; pour-ceau pour la paresse, renard pour le larcin, loup pour la voracité, chien pour la rage, lion pour ma proie !... Que le craquement d'un soulier, le bruissement de la soie ne livrent pas à la femme ton pauvre cœur. Garde ton pied des bordels, ta main des gorge-ретtes, ta plume de l'usurier, et défie ensuite le noir démon... Toujours à travers l'aubépine souffle le vent glacial ; il mugit suum, mun ! hey ! nonnony ! Dauphin, mon gars, mon gars, arrête ! Laissez-le filer.

EDGAR

La tempête continue.

LEAR

Eh ! mieux vaudrait pour toi être dans ta tombe qu'essuyer sur ton corps découvert les rigueurs de ce ciel...

LEAR

Montrant Kent et le fou.

LEAR

Ha ! nous sommes ici trois êtres sophistiqués... Toi, tu es la créature même : l'homme au naturel n'est qu'un pauvre animal, nu et bifurqué comme toi.

LEAR

Il arrache ses vêtements.

755

LEAR

Loin, loin de moi, postiches !... Allons, soyons vrai !

FOU

Je t'en prie, m'n oncle, calme-toi : cette nuit est impropre à la natation... Pour le moment, un peu de feu dans cette plaine sauvage serait comme le cœur d'un vieux paillard : une faible étincelle dans un corps glacé du reste... Regardez, voici un feu follet.

EDGAR

C'est le noir démon Flibbertigibbet : il se meut au couvre-feu et rôde jusqu'au premier chant du coq ; il donne la cataracte et la taie, fait loucher, et frappe du bec-de-lièvre ; il moisit le froment blanc et moleste les pauvres créatures de la terre

EDGAR

.

EDGAR

Saint Withold parcourut trois fois la dune, Il rencontra l'incube et ses neuf familiers, ﻿ Lui dit de disparaître, ﻿ Et ⁷⁶⁰ le lui fit jurer. ﻿ Arrière, sorcière, arrière !

KENT

Comment se trouve Votre Grâce ?

LEAR

Quel est cet homme ?

KENT

Qui est là ? Que cherchez-vous ?

GLOCESTER

Qui êtes-vous, là ? Vos noms ?

EDGAR

Le pauvre Tom, celui qui mange la grenouille plongeuse, le crapaud, le têtard, le lézard de muraille et le lézard d'eau ; celui qui, dans la furie de son cœur, quand se démène le noir démon, mange la bouse de vache pour saladé, dévore les vieux rats et les chiens noyés, avale l'écume verdâtre des marécages stagnants ;⁷⁶⁵ celui qui, d'étape en étape, est fouetté, mis aux ceps, puni et emprisonné, et qui pourtant a eu trois costumes pour son dos, six chemises pour son corps, un cheval entre ses jambes et une épée à son côté.

EDGAR

Mais les souris et les rats et toutes ces menues bêtes fauves Ont été l'aliment de Tom pendant sept longues années.}}

EDGAR

Gare, mon persécuteur !... Paix, Smolkin ! Paix, démon !

GLOCESTER

Quoi ! Votre Grâce n'a pas de meilleure compagnie ?

EDGAR

— Le prince des ténèbres est gentilhomme ; — il a noms Modo et Mahu

EDGAR

.

770

GLOCESTER

— Notre chair et notre sang, milord, se sont tellement corrompus — qu'ils détestent qui les engendre.

EDGAR

Pauvre Tom a froid.

GLOCESTER

— Rentrez avec moi ; ma loyauté ne peut se résigner — à obéir en tout aux ordres cruels de vos filles. — Elles ont eu beau m'enjoindre de barrer mes portes — et de vous laisser à la merci de cette nuit tyrannique ; — je me suis néanmoins aventuré à venir vous chercher, — pour vous ramener là où vous trouverez du feu et des aliments.

LEAR

Laissez-moi d'abord causer avec ce philosophe.

LEAR

À Edgar.

775

LEAR

— Quelle est la cause du tonnerre ?

KENT

— Mon bon seigneur, acceptez son offre ; — allez sous son toit.

LEAR

— Je veux dire un mot à ce savant Thébain : — quelle est votre étude ?

EDGAR

— Dépister le démon et tuer la vermine.

LEAR

Laissez-moi vous demander une chose en particulier.

780

KENT

Pressez-le encore une fois de partir, milord. — Ses esprits commencent à se troubler.

GLOCESTER

Peux-tu l'en blâmer ? — Ses filles veulent sa mort... Ah ! ce bon Kent ! — Il avait dit qu'il en serait ainsi. Pauvre banni ! — Tu dis que le roi devient fou ; je te le déclare, ami, — je suis presque fou moi-même. J'avais un fils, — que j'ai proscrit de ma race : il a attenté à ma vie, — récemment, tout récemment. Je l'aimais, ami... — Jamais fils ne fut plus cher à son père. À te dire vrai, — la douleur a altéré mes esprits.

GLOCESTER

L'orage continue.

GLOCESTER

Quelle nuit !

GLOCESTER

À Lear.

785

GLOCESTER

— Je conjure Votre Grâce...

LEAR

Oh ! je vous demande pardon, messire.

LEAR

À Edgar.

LEAR

— Noble philosophe, votre compagnie.

EDGAR

Tom a froid.

790

GLOCESTER

— Rentre, camarade ! Là, à la hutte ! Tiens-toi chaud.

LEAR

— Allons, entrons-y tous.

KENT

Par ici, milord.

LEAR

Avec lui. — Je ne veux pas me séparer de mon philosophe.

KENT

— Mon bon seigneur, cédez-lui ; laissez-le emmener ce garçon. 795

GLOCESTER

— Emmenez-le.

KENT

Allons, l'ami ; viens avec nous.

LEAR

— Viens, mon bon Athénien.

GLOCESTER

Plus un mot, plus un mot ! — Silence !

EDGAR

L'enfant Roland à la tour noire arriva ; Sa langue était muette... 800
Fi ! pouah ! hum ! Je flaire le sang d'un Breton.

EDGAR

Ils sortent.

EDGAR

‌

SCÈNE XIV

(Dans le château de Glocester.)

CORNOUAILLES

J'aurai ma vengeance, avant de quitter cette maison.

EDMOND

Je puis être blâmé, milord, pour faire céder ainsi la nature à la loyauté, et cette pensée m'inquiète.

CORNOUAILLES

Je le vois maintenant, ce n'est pas uniquement la disposition criminelle de votre frère qui l'a porté à attenter aux jours de son père ; l'indignité de celui-ci ne provoquait que trop chez celui-là une blâmable perversité. 805

EDMOND

Que mon sort est cruel ! ne pouvoir être honnête sans remords !... Voici la lettre dont il parlait : elle prouve qu'il était l'agent des intérêts de la France. Plût aux cieux que cette trahison n'existât pas, ou que je n'en fusse pas le délateur !

CORNOUAILLES

Viens avec moi chez la duchesse.

EDMOND

Si la teneur de cette lettre est exacte, vous avez une sérieuse affaire sur les bras.

CORNOUAILLES

Vraie ou fausse, elle te fait comte de Gloucester. Cherche où est ton père, que nous n'ayons plus qu'à l'arrêter.

EDMOND

Si je le trouve en train d'assister le roi, cela fortifiera les soupçons contre lui.

810

EDMOND

Haut.

EDMOND

Je persévérerai dans ma loyauté, si pénible que soit le conflit entre elle et mon sang.

CORNOUAILLES

Je veux mettre toute ma confiance en toi, et tu retrouveras dans mon amour la plus tendre affection d'un père.

CORNOUAILLES

Ils sortent.

CORNOUAILLES

‌

815

SCÈNE XV

(Une salle dans un bâtiment attenant au château de Gloucester.)

GLOUCESTER

On est mieux ici qu'en plein air ; acceptez gracieusement cette hospitalité ; j'en comblerai les lacunes par toutes les prévenances possibles. Je ne serai pas longtemps éloigné de vous.

KENT

Toute l'énergie de sa raison a succombé à son désespoir. Que les dieux récompensent votre bonté !

KENT

Sort Gloucester.

EDGAR

Frateretto m'appelle et me dit que Néron pêche dans le lac de ténèbres

EDGAR

. Prie, innocent, et garde-toi du noir démon.

820

Fou

Je t'en prie, m'n oncle, dis-moi donc : un fou est-il gentilhomme ou bourgeois ?

LEAR

Roi ! roi !

Fou

Non, c'est un bourgeois qui a pour fils un gentilhomme ; car fou est le bourgeois qui souffre que son fils soit gentilhomme avant lui

Fou

.

LEAR

— Oh ! en avoir un millier qui, avec des broches rougies à blanc,
— fondraient en rugissant sur elles ! —

825

EDGAR

Le noir démon me mord le dos

EDGAR

.

Fou

Fou encore est celui qui se fie à la douceur d'un loup, à la santé d'un cheval, à l'amour d'un gars, ou au serment d'une putain.

LEAR

C'est décidé, je vais les accuser immédiatement.

LEAR

À Edgar.

830

LEAR

Allons, assieds-toi ici, très savant justicier.

LEAR

Au fou.

LEAR

Et toi, docte sire, assieds-toi ici.

LEAR

Le Fou s'assied.

LEAR

À vous maintenant, renardes !

835

EDGAR

Voyez quelle attitude et quelles œillades !... Veux-tu donc séduire tes juges, madame ?

EDGAR

﻿ Viens à moi sur la rivière, Bessy.

Fou

— Sa barque a une voie d'eau, Et elle ne doit pas dire Pourquoi elle n'ose venir à toi.

EDGAR

Le noir démon hante le pauvre Tom dans la voix d'un rossignol.
Hopdance crie dans le ventre de Tom pour avoir deux harengs blancs. Cesse de croasser, ange noir, je n'ai rien à manger pour toi.

KENT

— Comment êtes-vous, sire ? Ne restez pas ainsi effaré. — Vou-
lez-vous vous coucher et reposer sur ces coussins ?

840

LEAR

— Je veux les voir juger d'abord... Qu'on amène les témoins !

LEAR

À Edgar.

LEAR

— Toi, robin, prends ta place.

LEAR

Au Fou.

LEAR

— Et toi, son compère en équité, — siége à côté de lui.

845

LEAR

À Kent.

LEAR

Vous êtes de la commission : — asseyez-vous aussi.

EDGAR

Procédons avec justice.

EDGAR

Que tu veilles ou que tu dormes, joyeux berger, Si tes brebis
s'égarant dans les blés, Un signal de ta bouche mignonne Préserve-
ra tes brebis d'un malheur.

EDGAR

Pish ! le chat est gris.

850

LEAR

Produisez celle-ci d'abord : c'est Goneril. Je jure ici, devant cette
honorable assemblée, qu'elle a chassé du pied le pauvre roi son
père.

FOU

— Venez ici, mistress. Votre nom est-il Goneril ?

LEAR

Elle ne peut le nier.

FOU

— J'implore votre merci, je vous prenais pour un tabouret.

LEAR

— Et en voici une autre dont les regards obliques proclament — de quelle nature est son cœur... Arrêtez-la ! — des armes, des armes, une épée, du feu !... La corruption est ici ! — Juge félon, pourquoi l'as-tu laissée échapper ?

855

EDGAR

Bénis soient tes cinq esprits !

KENT

— Ô pitié !... Sire, où est donc cette patience — que si souvent vous vous vantiez de garder ?

EDGAR

— Mes larmes commencent à prendre parti pour lui, — au point de gâter mon rôle.

LEAR

Les petits chiens et toute la meute, — Sébile, Blanche et Favorite, aboient après moi. —

EDGAR

Tom va leur jeter sa tête. Arrière, molosses !

860

EDGAR

Que ta gueule soit noire ou blanche, Que ta dent empoisonne en mordant, Mâtin, lévrier, métis hargneux, Dogue, épagneul, braque ou limier, Basset à queue courte ou torse, Tom les fera tous gémir et hurler. Je n'ai qu'à leur jeter ainsi ma tête Pour que tous les chiens sautent la barrière et fuient.

EDGAR

Loudla ! Loudla ! allons, rendons-nous aux veillées, aux foires et aux marchés... Pauvre Tom, ton sac est vide.

LEAR

Maintenant, qu'on dissèque Régane et qu'on voie ce qu'elle a du côté du cœur : y a-t-il quelque cause naturelle qui produise ces cœurs si durs ?

LEAR

À Edgar.

LEAR

Vous, monsieur, je vous prends pour un de mes cent gardes. Seulement je n'aime pas votre costume : vous dites qu'il est à la mode persane ; n'importe, changez-en. 865

KENT

Voyons, mon bon seigneur, couchez-vous là et reposez un peu.

KENT

Lear s'étend sur un lit de repos, dans un retraits, au fond de la salle.

LEAR

Ne faites pas de bruit, ne faites pas de bruit. Tirez les rideaux...
Ainsi, ainsi, ainsi... Nous souperons dans la matinée... Ainsi, ainsi,
ainsi.

LEAR

Il s'endort.

Fou

Et moi, je me mettrai au lit à midi.

870

GLOCESTER

— Approche, ami : où est le roi, mon maître ?

KENT

Ici, seigneur, mais ne le dérangez pas, sa raison est partie.

GLOCESTER

— Je t'en prie, mon bon ami, enlève-le dans tes bras. — J'ai surpris un complot contre sa vie. — Il y a ici une litière toute prête, étends-le dedans, — et conduis-le à Douvres, ami : là, tu trouveras — hospitalité et protection. Enlève ton maître. — Si tu tardes une demi-heure, sa vie, — la tienne et celle de quiconque osera le défendre — sont sûrement perdues. Emporte-le, emporte-le, — et suis-moi, que je te conduise bien vite hors de danger

GLOCESTER

.

KENT

La nature accablée s'assoupit. — Ce repos aurait pu être un
baume sauveur pour sa raison brisée ; — si les circonstances le
troublent, — la guérison sera difficile. 875

KENT

Au fou.

KENT

Allons, aide-moi à porter ton maître ; — tu ne dois pas rester en ar-
rière.

GLOCESTER

Allons, allons, en marche !

GLOCESTER

Kent, Gloucester et le fou sortent en portant le roi.

EDGAR

Il sort. 880

EDGAR

‌

SCÈNE XVI

(Dans le château de Gloucester.)

CORNOUAILLES

Rendez-vous en toute hâte près de milord votre mari ; montrez-lui cette lettre. L'armée française est débarquée.

CORNOUAILLES

Aux serviteurs.

CORNOUAILLES

Qu'on aille chercher le misérable Gloucester !

CORNOUAILLES

Quelques serviteurs sortent.

885

RÉGANE

Qu'on le pendre sur-le-champ !

GONERIL

Qu'on lui arrache les yeux !

CORNOUAILLES

Abandonnez-le à mon déplaisir... Edmond, accompagnez notre sœur. Le châtiment que nous sommes tenus d'infliger à votre perfide père ne doit pas vous avoir pour témoin. Conseillez au duc chez qui vous vous rendez de hâter ses préparatifs ; nous nous engageons à en faire autant. Nos courriers établiront entre nous de rapides intelligences. Adieu, chère sœur !

CORNOUAILLES

À Edmond.

CORNOUAILLES

Adieu, milord de Gloucester.

890

CORNOUAILLES

Eh bien ! où est le roi ?

OSWALD

— Milord de Gloucester l'a fait emmener d'ici. — Trente-cinq ou trente-six de ses chevaliers, — ardents à le chercher, l'ont rejoint aux portes, — ainsi que plusieurs des seigneurs feudataires ; et tous sont partis pour Douvres où ils se vantent — d'avoir des amis bien armés.

CORNOUAILLES

Préparez des chevaux pour votre maîtresse.

CORNOUAILLES

Oswald sort.

GONERIL

— Adieu, cher duc ; adieu, sœur.

895

CORNOUAILLES

Adieu, Edmond.

CORNOUAILLES

Goneril et Edmond sortent.

CORNOUAILLES

Qu'on aille chercher le traître Gloucester, — qu'on le garrotte comme un brigand, et qu'on l'amène devant nous.

CORNOUAILLES

D'autres serviteurs sortent.

CORNOUAILLES

— Bien que nous n'ayons pas le droit de disposer de sa vie — sans forme de procès, notre pouvoir — favorisera notre colère que les hommes — peuvent blâmer, mais non contrôler. Qui est là ?... Le traître ! 900

RÉGANE

— L'ingrat renard ! C'est lui.

CORNOUAILLES

Attachez bien ses bras racornis.

GLOCESTER

— Que prétendent Vos Grâces ?... Mes bons amis, considérez — que vous êtes mes hôtes. Ne me jouez pas quelque horrible tour, mes amis.

CORNOUAILLES

— Attachez-le, vous dis-je.

CORNOUAILLES

Les serviteurs attachent Gloucester.

905

RÉGANE

Ferme, ferme ! Ô l'immonde traître !

GLOCESTER

— Impitoyable femme, je ne suis pas un traître.

CORNOUAILLES

— Attachez-le à ce fauteuil... Misérable, tu apprendras...

CORNOUAILLES

Régane lui arrache la barbe.

GLOCESTER

— Par les dieux bons, c'est un acte infâme — de m'arracher la barbe.

910

RÉGANE

Si blanche ! un pareil traître !

GLOCESTER

Femme méchante, — ces poils que tu arraches de mon menton — s'animeront pour t'accuser. Je suis votre hôte. — Vous ne devriez

pas lacérer de ces mains de brigands — ma face hospitalière. Que me voulez-vous ?

CORNOUAILLES

— Allons, monsieur, quelles lettres avez-vous reçues de France récemment ?

RÉGANE

— Répondez franchement, car nous savons la vérité.

CORNOUAILLES

Et quel complot avez-vous fait avec les traîtres — récemment débarqués dans le royaume ? 915

RÉGANE

— À qui avez-vous envoyé le roi lunatique ? Parlez.

GLOCESTER

— J'ai reçu une lettre, toute de conjectures, qui me vient d'un neutre, — et non d'un ennemi.

CORNOUAILLES

Artifice !

RÉGANE

Imposture !

CORNOUAILLES

— Où as-tu envoyé le roi ? 920

GLOCESTER

À Douvres.

RÉGANE

— Pourquoi à Douvres ? Ne t'avait-on pas enjoint, au péril...

CORNOUAILLES

— Pourquoi à Douvres ? qu'il réponde à cela !

GLOCESTER

— Je suis attaché au poteau, et je dois faire face à la meute.

RÉGANE

Pourquoi à Douvres ?

925

GLOCESTER

— Parce que je ne voulais pas voir tes ongles cruels — arracher ses pauvres vieux yeux, ni ta féroce sœur — enfoncer ses crocs d'hyène dans sa chair sacrée. — Par une tempête comme celle que sa tête nue — a supportée dans cette nuit infernale, la mer se serait soulevée — et aurait éteint les feux des constellations ; — mais lui, pauvre vieux cœur, — il ne faisait que grossir de ses larmes les pluies du ciel. — Si les loups avaient hurlé à ta porte dans ces moments terribles, — tu aurais dit : ouvre, bon portier . — Les plus féroces auraient fléchi... Mais je verrai — la vengeance ailée s'abattre sur de pareils enfants !

CORNOUAILLES

— Jamais tu ne la verras... Camarades, tenez le fauteuil... — Je vais mettre mon talon sur tes yeux.

GLOCESTER

— Que celui qui espère vivre vieux — m'accorde du secours ! Ô cruels !... ô dieux !

RÉGANE

— Un côté ferait grimacer l'autre ! L'autre aussi !

CORNOUAILLES

— Si vous voyez la vengeance !...

930

UN SERVITEUR

Arrêtez, milord. — Je vous ai servi depuis mon enfance, — mais je ne vous rendis jamais de plus grand service — qu'en vous sommant d'arrêter !

RÉGANE

Qu'est-ce à dire, chien ?

SERVITEUR

— Si vous portiez une barbe au menton, — je la secouerais pour une pareille querelle... Que prétendez-vous ?

CORNOUAILLES

— Mon vassal !

CORNOUAILLES

Il se jette sur le serviteur, l'épée à la main.

935

SERVITEUR

— Eh bien, avancez donc, et affrontez les chances de la colère.

SERVITEUR

Ils se battent. Cornouailles est blessé.

RÉGANE

— Donne-moi ton épée !... Un paysan nous tenir tête ainsi !

RÉGANE

Elle saisit une épée et frappe par derrière l'adversaire de Cornouailles.

SERVITEUR

Oh ! je suis tué !...

940

SERVITEUR

Montrant Cornouailles à Gloucester.

SERVITEUR

Milord, il vous reste un œil pour voir le malheur qui lui arrive !...
Oh !

SERVITEUR

Il meurt.

CORNOUAILLES

— Empêchons qu'il n'en voie davantage... À bas, vile gelée ! — Où est ton lustre, à présent

CORNOUAILLES

?

945

GLOCESTER

— Tout est ténèbres et désespoir !... Où est mon fils Edmond ? — Edmond, allume tous les éclairs de la nature — pour venger cette horrible action.

RÉGANE

Fi, infâme traître ! — Tu implores qui te hait : c'est lui — qui nous a révélé tes trahisons ; — il est trop bon pour t'avoir en pitié.

GLOCESTER

— Oh ! ma folie ! Edgar était donc calomnié ! — Dieux bons, pardonnez-moi, et faites-le prospérer.

RÉGANE

— Qu'on le jette à la porte, et qu'on le laisse flairer — son chemin d'ici à Douvres ! Qu'est-ce donc, milord ? Vous changez de visage ?

CORNOUAILLES

— J'ai été blessé... Suivez-moi, madame. — Qu'on chasse ce scélérat sans yeux !... Jetez cet esclave — au fumier... Régane, je saigne à flots. — Cette blessure arrive mal... Donnez-moi votre bras.

950

CORNOUAILLES

Cornouailles sort, soutenu par Régane. Les serviteurs détachent Gloucester et l'emmènent.

CORNOUAILLES

premier serviteur

CORNOUAILLES

.

CORNOUAILLES

— Je consens à commettre n'importe quel forfait — si cet homme prospère.

DEUXIÈME SERVITEUR

Si elle vit longtemps, — si elle ne trouve la mort qu'au bout de la
vieillesse, — les femmes vont toutes devenir des monstres. ⁹⁵⁵

DEUXIÈME SERVITEUR

— Va, toi ; moi, je vais chercher du linge et des blancs d'œufs —
pour panser sa face sanglante. Que désormais le ciel l'assiste !

DEUXIÈME SERVITEUR

Ils sortent de différents côtés.

DEUXIÈME SERVITEUR

‌

SCÈNE XVII

(Une bruyère.)

EDGAR

— Mieux vaut être méprisé et le savoir — qu’être méprisé et s’entendre flatter. L’être le plus vil, — le plus infime, le plus disgracié de la fortune, — est dans une perpétuelle espérance, et vit hors d’inquiétude. — Il n’est de changement lamentable que pour le bonheur : — le malheur a pour revers la joie. Sois donc la bienvenue, — bise impalpable que j’embrasse. — Le misérable que tu as jeté dans la détresse — est quitte envers tes orages. Mais qui vient ici ?

EDGAR

Mon père ! si pauvrement escorté !... Monde, monde, ô monde !
— Il faut donc que d’étranges vicissitudes te rendent odieux, — 960
pour que la vie se résigne à la destruction ! —

VIEILLARD

Ô mon bon seigneur, j’ai été votre vassal, et le vassal de votre père, depuis quatre-vingt ans.

GLOCESTER

— Va, éloigne-toi, mon bon ami, pars ; — tes secours me sont inutiles — et peuvent t’être funestes.

VIEILLARD

— Hélas ! messire, vous ne pouvez pas voir votre chemin.

GLOCESTER

— Je n'ai pas de chemin, je n'ai donc pas besoin d'yeux. — Je suis tombé quand j'y voyais. Cela arrive souvent : — nos ressources nous leurrent, tandis que nos privations mêmes — tournent à notre avantage... Oh ! cher fils Edgar, — toi sur qui s'est assouvie la fureur de ton père abusé, — si je pouvais seulement te voir par le toucher, je dirais que j'ai retrouvé mes yeux.

VIEILLARD

Hé ! qui est là ?

965

EDGAR

— Ô dieux ! Qui peut dire : Je suis au comble du malheur ? — Je suis plus malheureux que jamais je ne l'ai été.

VIEILLARD

C'est Tom, le pauvre fou.

EDGAR

— Et je puis être plus malheureux encore. Le malheur n'est pas comblé — tant qu'on peut dire : En voilà le comble !

VIEILLARD

— L'ami, où vas-tu ?

GLOCESTER

Est-ce un mendiant ?

970

VIEILLARD

Fou et mendiant à la fois.

EDGAR

Comment cela est-il arrivé ?... — Triste métier que de jouer la folie devant la douleur — et de navrer les autres en se navrant soi-même !

EDGAR

Haut.

EDGAR

Sois béni, maître !

GLOCESTER

— Est-ce là le pauvre déguenillé ?

975

VIEILLARD

Oui, milord.

GLOCESTER

Eh bien, je t'en prie, retire-toi. Si, dans ton zèle pour moi, — tu veux nous rejoindre, à un mille ou deux d'ici, — sur la route de Douvres, fais-le, mon vieux serviteur, — et apporte quelques vêtements pour couvrir ce déguenillé ; — je vais le prier de me guider.

VIEILLARD

Hélas ! messire, il est fou.

GLOCESTER

— C'est le malheur des temps que les fous guident les aveugles. —
Fais ce que je te dis, ou plutôt fais comme il te plaira. — Avant tout,
retire-toi.

VIEILLARD

— Je lui apporterai le meilleur habillement que je possède, — ad-
vienne que pourra. 980

VIEILLARD

Il sort.

GLOCESTER

— Holà, déguenillé !

EDGAR

— Le pauvre Tom a froid...

EDGAR

À part.

EDGAR

Je ne puis feindre plus longtemps. 985

GLOCESTER

Viens ici, l'ami.

EDGAR

— Et pourtant il le faut.

EDGAR

Haut.

EDGAR

Bénis soient tes doux yeux ! ils saignent. —

GLOCESTER

Connais-tu le chemin de Douvres ?

990

EDGAR

Barrières et grilles, chaussée et trottoir, j'en connais tout. De frayeur le pauvre Tom a perdu son bon sens. Le ciel te préserve du noir démon, homme de bien

EDGAR

! Cinq démons à la fois sont entrés dans le pauvre Tom : celui de la luxure, Obidicut ; Hobbididance , le prince du mutisme ; le démon du vol, Mahu ; celui du meurtre, Modo ; celui des grimaces et des contorsions, Flibbertigibbet , qui maintenant possède les chambrières et les servantes. Sur ce, sois béni, maître !

GLOCESTER

— Tiens, prends cette bourse, toi que les fléaux du ciel — ont ployé à tous les coups : ma misère — va te rendre plus heureux. Cieux, agissez toujours ainsi ! — À l'homme fastueux et gorgé de voluptés, — qui foule aux pieds vos lois et ne veut pas voir — parce qu'il ne

sent pas, faites vite sentir votre puissance : — en sorte que le partage réforme l'excès, — et que chacun ait le nécessaire... Connais-tu Douvres ?

EDGAR

Oui, maître.

GLOCESTER

— Il y a là un rocher dont la tête haute et penchée — regarde avec terreur la mer qu'il domine ; — mène-moi seulement au bord de l'abîme, — et je réparerai la misère que tu supportes — par quelque libéralité : une fois là, — je n'aurai plus besoin de guide. 995

EDGAR

Donne-moi ton bras ; — le pauvre Tom va te conduire.

EDGAR

Ils sortent.

EDGAR

‌

SCÈNE XVIII

(Devant le palais du duc d'Albany.)

GONERIL

— Soyez le bienvenu, milord ; je m'étonne que notre débonnaire mari — ne soit pas venu à notre rencontre.

GONERIL

À Oswald.

1000

GONERIL

Eh bien, où est votre maître ?

OSWALD

— Au château, madame ; mais jamais homme ne fut si changé. — Je lui ai parlé de l'armée qui est débarquée ; — il a souri. Je lui ai dit que vous arriviez ; — il a répondu : Tant pis . Quand je lui ai appris la trahison de Gloucester — et les loyaux services de son fils, — il m'a appelé sot, — et m'a dit que j'avais mis l'endroit à l'envers. — Il semble charmé de ce qui devrait lui déplaire, — et contrarié de ce qui devrait lui plaire.

GONERIL

Montrant Oswald.

GONERIL

Ce fidèle serviteur — sera notre intermédiaire : avant peu vous recevrez peut-être, — si vous savez oser dans votre intérêt, — les ordres d'une maîtresse.

GONERIL

Elle lui remet un nœud de rubans.

1005

GONERIL

Portez ceci ; épargnez les paroles ; — penchez la tête.

GONERIL

Elle lui donne furtivement un baiser et lui parle à voix basse.

GONERIL

Ce baiser, s'il osait parler, — porterait aux nues tes ardeurs ; — comprends, et sois heureux.

EDMOND

— À vous jusque dans les rangs de la mort !

GONERIL

Mon très cher Gloucester !

1010

GONERIL

Edmond, sort.

GONERIL

— Oh ! quelle différence entre un homme et un homme

GONERIL

! — C'est à toi que sont dus les services d'une femme. — Un imbécile usurpe mon lit.

OSWALD

Madame, voici monseigneur.

OSWALD

Oswald, sort.

1015

GONERIL

— Je croyais valoir la peine d'être appelée.

GONERIL

— Assez ! la leçon est ridicule.

ALBANY

— La sagesse et la bonté semblent viles aux vils ; — la corruption n'a de goût que pour elle-même... Qu'avez-vous fait ? — Vous, des filles, non !... Qu'avez-vous commis, tigresses ? — Un père, un gracieux vieillard — dont l'ours à tête lourde eût léché la majesté

ALBANY

, vous l'avez rendu fou, barbares dégénérées ! — Mon noble frère a-t-il pu vous laisser faire ? — Un homme, un prince, comblé par lui de tant de bienfaits ! — Si les cieux ne se hâtent pas d'envoyer leurs esprits visibles pour punir ces forfaits infâmes, — le temps va venir où les hommes devront s'entre-dévorer — comme les monstres de l'Océan.

GONERIL

Homme au foie de lait, — qui tends la joue aux horions et la tête à l'outrage, — qui n'as pas d'yeux pour distinguer — l'honneur de la patience

1020

GONERIL

, qui ne sais pas — que les dupes seules plaignent les misérables dont le châtiment — a prévenu le méfait !... Où est ton tambour ? — Le Français arbore ses bannières sur notre terre silencieuse ; — déjà ton égorgueur te menace du panache de son cimier, — et toi, scrupuleux imbécile, tu restes là, tranquille, à t'écrier : — Hélas ! pourquoi fait-il cela ?

ALBANY

Regarde-toi donc, diablesse ! — La difformité est moins horrible encore dans le démon — que dans la femme.

GONERIL

Oh ! vain imbécile

GONERIL

!

GONERIL

Morbleu, vous redevenez un homme !

1025

ALBANY

— Quelles nouvelles ?

MESSAGER

— Oh ! mon bon seigneur, le duc de Cornouailles est mort, — tué par un de ses gens, au moment où il allait crever — un des yeux de Gloucester.

ALBANY

Les yeux de Gloucester !

MESSAGER

— Un serviteur qu'il avait nourri, frémissant de pitié, — s'est opposé à cette action, en tirant l'épée — contre son puissant maître, qui, exaspéré, — s'est élancé sur lui et l'a étendu mort au milieu des autres, — mais non sans avoir reçu un coup fatal, qui depuis — l'a emporté.

ALBANY

Ceci prouve que vous êtes là-haut, — vous, justiciers, qui savez si promptement venger — nos crimes d'ici-bas... Mais, ô pauvre 1030 Gloucester ! — Il a donc perdu un de ses yeux ?

MESSAGER

Tous deux, tous deux, milord. — Cette lettre, madame, réclame une prompte réponse. — Elle est de votre sœur.

GONERIL

Elle sort.

ALBANY

— Où donc était son fils, quand on lui ôtait la vue ?

MESSAGER

— Il venait ici avec milady.

ALBANY

Il n'est pas ici.

1035

MESSAGER

— Non, mon bon seigneur ; je l'ai rencontré qui s'en retournait.

ALBANY

Connaît-il l'infamie ?

MESSAGER

— Oui, mon bon seigneur ; c'est lui qui avait dénoncé son père, — et il avait quitté le château, afin que la punition — pût avoir un plus libre cours.

ALBANY

Glocester, je suis là — pour reconnaître l'attachement que tu as montré au roi — et pour venger tes yeux... Viens, ami, — dis-moi tout ce que tu sais encore.

ALBANY

Ils sortent.

1040

ALBANY

‌

SCÈNE XIX

(69)

(Le camp français, près de Douvres.)

KENT

Pourquoi le roi de France est-il reparti si soudainement ? Savez-vous la raison ?

KENT

Qui a-t-il laissé général à sa place ?

CHEVALIER

— Le maréchal de France, monsieur Lafare.

KENT

Votre lettre a-t-elle arraché à la reine quelque démonstration de douleur ? 1045

CHEVALIER

— Oui, monsieur, elle l'a prise, l'a lue en ma présence ; — de temps à autre une grosse larme oscillait sur — sa joue délicate ; on eût dit qu'elle dominait en reine — son émotion qui, rebelle obstinée, — cherchait à régner sur elle.

KENT

Oh ! elle a donc été émue !

CHEVALIER

— Pas jusqu'à l'emportement : la patience et la douleur luttaien — à qui lui donnerait la plus suave expression. Vous avez vu — le soleil luire à travers la pluie : ses sourires et ses larmes — apparaissaient comme au plus beau jour de mai. Ces heureux sourires, — qui se jouaient sur sa lèvre mûre, semblaient ignorer — les hôtes qui étaient dans ses yeux et qui s'en échappaient — comme des perles tombant de deux diamants... Bref, la douleur — serait la plus adorable rareté, si tous — pouvaient l'embellir ainsi.

KENT

N'a-t-elle pas fait quelque observation ?

KENT

Ce sont les astres, — les astres d'en haut, qui gouvernent nos natures ; — autrement jamais même père et même mère ne pourraient mettre au monde — des enfants si dissemblables. Vous ne lui avez pas parlé depuis ?

1050

CHEVALIER

Non.

KENT

— Cette entrevue a-t-elle eu lieu avant le départ du roi ?

CHEVALIER

Non, depuis.

KENT

— C'est bien, monsieur... Lear est dans la ville, le pauvre affligé ! — Parfois, dans ses meilleurs moments, il se rappelle — ce qui nous amène ici, et il se refuse — absolument à voir sa fille.

CHEVALIER

Pourquoi, cher monsieur ?

1055

KENT

— Une impérieuse honte le talonne. La dureté — avec laquelle il lui a retiré sa bénédiction et l'a abandonnée — à de lointains hasards pour transmettre ses droits les plus précieux — à des filles au cœur d'hyène, est — pour son âme un remords si venimeux qu'une brûlante confusion — l'éloigne de Cordélia.

CHEVALIER

Hélas ! pauvre gentilhomme !

KENT

— Avez-vous des nouvelles des armées d'Albany et de Cornouailles ?

CHEVALIER

— Oui, elles sont en campagne.

KENT

— Eh bien, monsieur, je vais vous mener à Lear, notre maître, — et vous laisser veiller sur lui. Un intérêt puissant — m'attache pour quelque temps encore à ce déguisement. — Quand je me

1060

ferai connaître, vous ne regretterez pas — de m'avoir accordé cette familiarité. Je vous en prie, venez — avec moi.

KENT

Ils sortent.

KENT

‌

SCÈNE XX

(La tente royale dans le camp français.)

CORDÉLIA

— Hélas ! c'est lui : il a été rencontré à l'instant, — aussi frénétique que la mer irritée, chantant à voix haute, — couronné de fumeterre sauvage, de folle avoine, — de sénevé, de ciguë, d'ortie, de fleur de coucou, — d'ivraie, et de toutes les plantes parasites qui croissent — aux dépens de nos blés...

CORDÉLIA

À un officier.

CORDÉLIA

Détachez une centurie ; — fouillez en tous sens les hautes herbes de la plaine, — et amenez-le devant nous.

1065

CORDÉLIA

L'officier sort.

CORDÉLIA

Que peut la sagesse de l'homme, — pour restaurer sa raison évanouie ? — Que celui qui le guérira dispose de toutes mes richesses extérieures.

MÉDECIN

Il y a un moyen, madame : — le repos est le souverain nourricier de la nature. — C'est le repos qu'il lui faut : pour le provoquer chez lui, — nous avons des simples dont la puissance — fermerait les yeux même de l'angoisse.

CORDÉLIA

Ô vous tous, secrets bénis, — vertus encore inconnues de la terre, — jaillissez sous mes larmes ! Soyez secourables et salutaires — à la détresse du bon vieillard !... Cherchez, cherchez-le, — de peur que sa rage indomptée ne brise une existence — qui n'a plus de guide.

MESSAGER

Une nouvelle, madame : — l'armée britannique s'avance.

1070

CORDÉLIA

— Nous le savions : nos préparatifs sont faits — pour la recevoir...
Ô père chéri ! — ce sont tes intérêts qui m'occupent. — Aussi la grande France — a-t-elle eu pitié de mon deuil et de mes larmes suppliantes. — Ce n'est pas une vaine ambition qui stimule nos armes, — c'est l'amour, l'amour le plus tendre, c'est la cause de notre vieux père. — Puissé-je bientôt le voir et l'entendre !

CORDÉLIA

Tous sortent.

CORDÉLIA

‌

SCÈNE XXI

(Dans le château de Gloucester.)

RÉGANE

— Mais les troupes de mon frère sont-elles en marche ?

OSWALD

Oui, madame.

1075

RÉGANE

S'est-il mis — à leur tête en personne ?

OSWALD

Oui, madame, mais à grand-peine ; — votre sœur est un meilleur soldat.

RÉGANE

— Est-ce que milord Edmond n'a pas parlé à votre maître au château ?

OSWALD

Non, madame.

RÉGANE

— Que peut contenir la lettre à lui écrite par ma sœur ?

1080

OSWALD

Je ne sais pas, milady.

RÉGANE

— Au fait, c'est pour de graves motifs qu'il s'en est allé si vite. — Après avoir retiré la vue à Glocester, ç'a été une grande imprudence — de le laisser vivre : partout où il passera, il soulèvera — tous les cœurs contre nous ; je pense qu'Edmond est parti, — prenant sa misère en pitié, pour le délivrer — d'une vie vouée aux ténèbres, en même temps que pour reconnaître — les forces de l'ennemi.

OSWALD

— Il faut que je le rejoigne, madame, pour lui remettre cette lettre.

RÉGANE

— Nos troupes se mettent en marche demain ; restez avec nous, — les routes sont dangereuses.

OSWALD

Je ne puis, madame ; — ma maîtresse m'a recommandé l'empressement dans cette affaire.

1085

OSWALD

Madame, je préférerais...

RÉGANE

— Je sais que votre maîtresse n'aime pas son mari ; — je suis sûre de cela : la dernière fois qu'elle était ici, — elle lançait d'étranges œillades et de bien éloquents regards — au noble Edmond. Je sais que vous êtes son confident.

OSWALD

Moi, madame ?

RÉGANE

— Je parle à bon escient ; vous l'êtes, je le sais. — Aussi, écoutez bien l'avis que je vous donne. — Mon mari est mort ; Edmond et moi, nous nous sommes entendus ; — il est naturel qu'il ait ma main plutôt — que celle de votre maîtresse. Vous pouvez deviner ce que je ne dis pas. — Si vous trouvez Edmond, remettez-lui ceci, je vous prie.

RÉGANE

Elle lui donne un anneau.

1090

RÉGANE

— Quand vous informerez votre maîtresse de ce que vous savez, — dites-lui, je vous prie, de rappeler à elle sa raison. — Sur ce, adieu. — Si par hasard vous entendez parler de cet aveugle traître, — les faveurs pleuvront sur celui qui l'expédiera.

OSWALD

— Si je pouvais le rencontrer, madame ! je montrerais — à quel parti j'appartiens.

RÉGANE

Adieu.

RÉGANE

Ils sortent.

RÉGANE

‌

1095

SCÈNE XXII

(La campagne aux environs de Douvres.)

GLOCESTER

— Quand arriverons-nous au sommet de cette côte ?

EDGAR

— Vous la gravissez à présent : voyez comme nous nous évertuons.

GLOCESTER

— Il me semble que le terrain est plat.

EDGAR

Horriblement escarpé. — Écoutez ! entendez-vous la mer ?

GLOCESTER

Non, vraiment.

1100

EDGAR

— Eh ! il faut que vos autres sens soient affaiblis — par la douleur de vos yeux.

GLOCESTER

C'est possible, en effet. — Il me semble que ta voix est changée et que tu parles — en meilleurs termes et plus sensément que tu ne faisais.

EDGAR

— Vous vous trompez grandement : il n'y a de changé en moi — que le costume.

GLOCESTER

Il me semble que vous vous exprimez mieux.

GLOCESTER

Placez-moi où vous êtes.

1105

EDGAR

— Donnez-moi votre main : vous êtes maintenant à un pied — de l'extrême bord ; pour tout ce qu'il y a sous la lune, — je ne voudrais pas faire un bond.

GLOCESTER

Lâche ma main. — Voici une autre bourse, ami ; il y a dedans un joyau — qui n'est pas à dédaigner pour un pauvre homme. Que les fées et les dieux — te rendent ce don prospère ! Éloigne-toi ; — dis-moi adieu, et que je t'entende partir !

EDGAR

— Adieu donc, mon bon monsieur.

EDGAR

Il fait mine de s'éloigner.

GLOCESTER

Merci de tout cœur !

1110

EDGAR

— Si je joue ainsi avec son désespoir, — c'est pour le guérir.

GLOCESTER

Ô dieux puissants ! — je renonce à ce monde ; et, en votre présence, — je me soustrais sans colère à mon accablante affliction ; — si je pouvais la supporter plus longtemps sans me mettre — en révolte contre vos volontés inéluctables, — je laisserais le lumignon misérable de mes derniers moments — s'éteindre de lui-même... Si Edgar vit encore, oh ! bénissez-le !... — À présent, camarade, adieu.

EDGAR

Me voilà parti, monsieur ; adieu...

EDGAR

Glocester s'élance et tombe à terre de toute sa hauteur.

EDGAR

— Pourtant je ne sais si l'imagination ne serait pas de force à dérober — le trésor de la vie, quand la vie elle-même — se prête à ce vol. S'il avait été où il pensait, — déjà c'en serait fait pour lui ¹¹¹⁵ de toute pensée.

EDGAR

Il s'approche de Glocester.

EDGAR

Mort, ou vivant ? — Holà, monsieur ! ami !... Entendez-vous, monsieur ?... Parlez !... — Il a bien pu se tuer ainsi, vraiment !... Mais non, il se ranime. — Qui êtes-vous, monsieur ?

GLOCESTER

Arrière ! laissez-moi mourir.

EDGAR

— À moins d'être un fil de la Vierge, une plume ou un souffle, — tu n'aurais pas pu être précipité de si haut — sans te briser comme un œuf. Mais tu respirez, — tu es un corps pesant, tu ne saignes pas, tu parles, tu es sain et sauf ! — Dix mâts, les uns au bout des autres, ne mesureraient pas la hauteur — dont tu viens de tomber perpendiculairement. — Ta vie est un miracle. Parle encore.

GLOCESTER

Mais suis-je tombé, ou non ?

1120

EDGAR

— De l’effrayant sommet de cette falaise crayeuse. — Regarde là-haut : de cette distance l’alouette stridente — ne pourrait être vue ni entendue : regarde.

GLOCESTER

Hélas ! je n’ai plus d’yeux. — La misère n’a donc pas la ressource — de se détruire par la mort ? C’est pourtant une consolation — pour le malheur de pouvoir tromper la rage du tyran — et frustrer son orgueilleux arrêt.

EDGAR

Donnez-moi votre bras. — Debout !... c’est cela ! Comment êtes-vous ? Sentez-vous vos jambes ?... Vous vous soutenez !

GLOCESTER

— Trop bien, trop bien.

EDGAR

Ceci dépasse toute étrangeté. — Quel était cet être qui, sur la crête de la montagne, — s’est éloigné de vous ?

1125

GLOCESTER

Un pauvre infortuné mendiant.

EDGAR

— D’ici-bas il m’a semblé que ses yeux — étaient deux pleines lunes ; il avait mille nez, — des cornes hérissées et ondulant comme la mer houleuse. — C’était quelque démon. Ainsi, mon heureux père, — sois persuadé que les dieux tutélaires, qui tirent leur gloire — des impossibilités humaines, ont préservé tes jours.

GLOCESTER

— Je me rappelle à présent ! À l’avenir je supporterai — la douleur, jusqu’à ce que d’elle-même elle me crie : — Assez ! assez ! meurs ! L’être dont vous parlez, — je l’ai pris pour un homme ; il répétait souvent : — Démon ! démon ! C’est lui qui m’a conduit là.

EDGAR

— Que votre âme reprenne force et patience... Mais qui vient ici ?

EDGAR

— Jamais cerveau sain n’affublera ainsi — son maître.

1130

LEAR

— Non, ils ne peuvent me toucher pour avoir battu monnaie : — je suis le roi en personne.

EDGAR

— Ô déchirant spectacle !

LEAR

Sous ce rapport, la nature est au-dessus de l’art... Voici l’argent de votre engagement. Ce gaillard brandit son arc comme un épouvan-

tail à corbeaux : lâche donc ton aune de fer... Voyez ! voyez ! une souris ! Paix ! ce morceau de fromage grillé suffira... Voici mon gantelet ; je veux le lancer à un géant... Apportez les hallebardes... Oh ! bien volé, mon oiseau ! Dans le but ! dans le but !

LEAR

À Edgar.

LEAR

Holà ! le mot de passe !

1135

EDGAR

Suave marjolaine.

LEAR

Passez !

GLOCESTER

Je connais cette voix.

GLOCESTER

— Je me rappelle le son de cette voix : — n'est-ce pas le roi ?

LEAR

Oui, de la tête aux pieds, un roi ! — Sous mon regard fixe voyez comme mes sujets tremblent ! — Je fais grâce de la vie à cet homme... Quel est ton délit ? — L'adultère ! — Tu ne mourras pas. Mourir pour adultère ! Non ! — Le roitelet s'accouple, et la petite mouche dorée — paillarde, sous mes yeux. — Laissons

1140

prosperer la copulation : le fils bâtard de Glocester — a été plus tendre pour son père que mes filles, — engendrées entre les draps légitimes. — À l'œuvre, luxure ! à la mêlée ! car j'ai besoin de soldats. — Voyez-vous là-bas cette dame au sourire béat, — dont le visage ferait croire qu'il neige entre ses cuisses, — qui minaudait la vertu, et baisse la tête — rien qu'à entendre parler de plaisir ? — Le putois et l'étalon ne vont pas en besogne — avec une ardeur plus dévergondée. — Centaures au-dessous de la taille, femmes au-dessus ! Les dieux ne les possèdent que jusqu'à la ceinture ; au-dessous, tout est aux démons ! là, tout est enfer, ténèbres, gouffre sulfureux, incendie, bouillonnement, infection, consommation ! Fi, fi, fi, pouah ! pouah !... Donne-moi une once de civette, bon apothicaire, pour parfumer mon imagination. Voilà de l'argent pour toi.

GLOCESTER

Oh! laissez-moi baiser cette main !

LEAR

Laisse-moi d'abord l'essuyer ; elle sent la mortalité.

GLOCESTER

— Ô œuvre ruinée de la nature ! Ce grand univers — sera ainsi réduit à néant !... Me reconnais-tu ? —

LEAR

Je me rappelle assez bien tes yeux. Tu me regardes de travers !
Bah ! acharne-toi, aveugle Cupidon ! je ne veux plus aimer... Lis ce cartel, remarque seulement comme il est rédigé.

GLOCESTER

— Quand toutes les lettres en seraient des soleils, je ne pourrais les voir. 1145

EDGAR

— On raconterait cela, que je ne le croirais pas ; cela est, — et mon cœur se brise.

LEAR

Lisez.

GLOCESTER

— Quoi ! avec ces orbites vides !

LEAR

Oh ! oh ! vous en êtes là avec moi ! Pas d'yeux dans votre tête, ni d'argent dans votre bourse ! En ce cas, l'état de vos yeux est aussi accablant qu'est léger celui de votre bourse. Vous n'en voyez pas moins comment va le monde.

GLOCESTER

Je le vois par ce que je ressens. 1150

LEAR

Quoi ! es-tu fou ? Un homme peut voir sans yeux comment va le monde. Regarde avec tes oreilles. Vois-tu comme ce juge déblatère contre ce simple filou ? Écoute, un mot à l'oreille : change-les de place, et puis devine lequel est le juge, lequel est le filou... Tu as vu le chien d'un fermier aboyer après un mendiant ?

GLOCESTER

Oui, seigneur.

LEAR

Et la pauvre créature se sauver du limier ? Eh bien ! tu as vu là la grande image de l'autorité : un chien au pouvoir qui se fait obéir ! — Toi, misérable sergent, retiens ton bras sanglant : — pourquoi fouettes-tu cette putain ? Flagelle donc tes propres épaules : — tu désires ardemment commettre avec elle l'acte — pour lequel tu la fouettes. L'usurier fait pendre l'escroc. — Les moindres vices se voient à travers les haillons ; — les manteaux et les simarres fourrées les cachent tous. Cuirasse d'or le péché, — et la forte lance de la justice s'y brise impuissante : — harnache-le de guenilles, le fêtu d'un pygmée le transperce. — Il n'est pas un coupable, pas un, te dis-je, pas un ! Je les absous tous. — Accepte ceci de moi, mon ami ; j'ai les moyens de sceller — les lèvres de l'accusateur. Procure-toi des besicles — et, en homme d'État taré, affecte — de voir les choses que tu ne vois pas... Allons, allons, allons, allons, — ôtez-moi mes bottes ; ferme, ferme ! c'est ça.

EDGAR

— Oh ! mélange de bon sens et d'extravagance ! — La raison dans la folie !

LEAR

— Si tu veux pleurer sur mon sort, prends mes yeux. — Je te connais fort bien : ton nom est Gloucester. — Il te faut prendre patience ; nous sommes venus ici-bas en pleurant. — Tu le sais, 1155 la première fois que nous humons l'air, — nous vagissons et nous crions... Je vais prêcher pour toi ; attention.

GLOCESTER

Hélas ! Hélas !

OFFICIER

l'officier , montrant Lear.

OFFICIER

— Oh ! le voici ; mettez la main sur lui... Seigneur, — votre très-chère fille...

LEAR

— Personne à la rescousse ! Quoi ! prisonnier ! Je suis donc toujours — le misérable bouffon de la fortune... Traitez-moi bien ; — je vous payerai rançon. Procurez-moi des chirurgiens, — je suis blessé à la cervelle.

LEAR

l'officier.

1160

LEAR

Vous aurez ce que vous voudrez.

LEAR

— Pas de seconds ! on me laisse tout seul ! — Ah ! c'en serait assez pour qu'un homme, un homme de cœur, — fit de ses yeux des arrosoirs — et abattît sous ses pleurs la poussière d'automne !

LEAR

l'officier.

LEAR

Bon sire...

LEAR

— Je veux mourir vaillant comme un nouveau marié... Eh ! — je
veux être jovial. Allons, allons, je suis roi ! — Savez-vous cela, 1165
mes maîtres ?

LEAR

l'officier.

LEAR

— Vous êtes une majesté, et nous vous obéissons. —

LEAR

Il y a encore de la vie dans cette majesté-là. Même, si vous
l'attrapez, vous ne l'attraperez qu'à la course ! Vite, vite, vite, vite !

LEAR

Il sort en courant. L'escorte le poursuit.

LEAR

l'officier.

1170

LEAR

— Spectacle lamentable dans le plus vil des malheureux, — inqualifiable dans un roi !... Lear, tu as une fille — qui rachète la nature humaine de la malédiction — que les deux autres ont attirée sur elle.

EDGAR

— Salut, mon gentilhomme !

EDGAR

l'officier.

EDGAR

Le ciel vous garde, l'ami : que désirez-vous ?

EDGAR

— Avez-vous ouï parler, monsieur, d'une bataille prochaine ? 1175

EDGAR

l'officier.

EDGAR

— Rien de plus sûr et de plus avéré : pour en ouïr quelque chose, — il suffit de savoir distinguer un son.

EDGAR

Mais, de grâce, — à quelle distance est l'armée ennemie ?

EDGAR

l'officier.

EDGAR

— Tout près d'ici. Elle s'avance à marches forcées. Ses masses —
peuvent être signalées d'un moment à l'autre. 1180

EDGAR

Je vous remercie, monsieur ; c'est tout ce que je voulais savoir.

EDGAR

l'officier.

EDGAR

— La reine est restée ici pour des causes spéciales, — mais son armée est en mouvement.

EDGAR

Je vous remercie, monsieur.

EDGAR

L'officier sort. 1185

GLOCESTER

— Dieux toujours propices, à vous seuls de me retirer le souffle ! —
Que jamais mon mauvais génie ne me pousse — à mourir, avant
que cela vous plaise !

EDGAR

Bonne prière, mon père !

GLOCESTER

— Maintenant, mon bon monsieur, qui êtes-vous ?

EDGAR

— Un fort pauvre homme, apprivoisé aux coups de la fortune, — que l'expérience encore douloureuse de ses propres chagrins — a rendu tendre à la pitié. Donnez-moi votre main, — je vais vous conduire à quelque gîte.

GLOCESTER

Merci de tout cœur. — Que les faveurs et les bénédictions du ciel
— pleuvent et pleuvent sur toi ! 1190

OSWALD

À moi ce proscrit !... Ô bonheur ! — Voilà une tête sans yeux faite tout exprès — pour fonder mon élévation... Misérable vieux traître, — fais vite tes réflexions.

OSWALD

Il dégaîne.

OSWALD

L'épée est tirée — qui doit te détruire.

GLOCESTER

Va ! que ton bras ami — lui donne la force nécessaire !

GLOCESTER

Edgar se jette devant Gloucester.

1195

OSWALD

Comment, effronté paysan, — oses-tu soutenir un traître hors la loi ? Retire-toi, — de peur que la contagion de sa destinée — ne t'atteigne toi-même. Lâche son bras.

EDGAR

Je n'le lâcherai pas, monsieur, sans quelque bonne raison.

OSWALD

Lâche, maraud, ou tu es mort.

OSWALD

Arrière, fumier !

EDGAR

J'vas vous rompre les dents, monsieur. Avancez, je me soucie bien de vos parades !

1200

EDGAR

Ils se battent. Edgar abat Oswald d'un coup de bâton.

OSWALD

— Misérable ! tu m’as tué !... Manant, prends ma bourse ; — si jamais tu veux prospérer, ensevelis mon corps — et remets la lettre que tu trouveras sur moi, à Edmond, comte de Glocester ; cherche-le — dans l’armée bretonne... Ô mort prématurée !

OSWALD

Il expire.

EDGAR

— Je te reconnais bien, officieux scélérat, — aussi complaisant pour les vices de ta maîtresse — que pouvait le souhaiter sa perversité.

GLOCESTER

Quoi ! il est mort !

1205

EDGAR

— Asseyez-vous, père, et reposez-vous.

EDGAR

Fouillant le cadavre.

EDGAR

— Voyons ses poches : cette lettre dont il parle — pourrait bien m’être amie... Il est mort ; je suis fâché seulement — qu’il n’ait pas eu un autre exécuteur.

EDGAR

Il trouve la lettre, puis la décachette.

EDGAR

» Votre affectionnée servante qui voudrait

1210

EDGAR

» se dire votre femme !

GONERIL

— Ô abîme insondé des désirs d'une femme ! — Un complot contre la vie de son vertueux mari, — pour lui substituer mon frère !... C'est ici, dans le sable, — que je vais t'enfouir, messager sacrilège — des luxures meurtrières. Et, le moment venu, — je veux que ce papier impie frappe les regards — du duc dont on conspire la perte. Il est heureux pour lui — que je puisse l'informer à la fois de ta mort et de ta mission.

GONERIL

Edgar s'éloigne, traînant le cadavre.

GLOCESTER

— Le roi est fou. Combien ma vile raison est tenace, — puisque je persiste à garder l'ingénieux sentiment — de mes immenses souffrances ! Mieux vaudrait pour moi la démence : — mes pensées alors seraient distraites de mes chagrins, — et mes malheurs dans les errements de l'imagination perdraient — la conscience d'eux-mêmes.

EDGAR

Donnez-moi votre main. — Il me semble entendre au loin battre
le tambour. — Venez, père, je vais vous confier à un ami. 1215

EDGAR

Ils sortent.

EDGAR

‌

SCÈNE XXIII

(Une tente dans le camp français.)

CORDÉLIA

— Ô mon Kent, comment pourrais-je vivre et faire assez — pour
être à la hauteur de ton dévouement ? Ma vie sera trop courte, — et
toute ma gratitude impuissante.

KENT

— Un service ainsi reconnu, madame, est déjà trop payé. — Tous
mes récits sont conformes à la modeste vérité : — je n'ai rien ajou-
té, rien retranché, j'ai tout dit.

CORDÉLIA

Prends un costume plus digne de toi. — Ces vêtements rap-
pellent des heures trop tristes ; je t'en prie, quitte-les. 1220

KENT

Pardonnez-moi, chère madame. — Révéler déjà qui je suis, ce serait gêner mon projet. — Faites-moi la grâce de ne pas me connaître, — avant le moment fixé par les circonstances et par moi.

CORDÉLIA

— Soit, mon bon seigneur !

CORDÉLIA

Au médecin.

CORDÉLIA

Comment va le roi ?

MÉDECIN

— Madame, il dort toujours.

1225

CORDÉLIA

Ô dieux propices ! — réparez la vaste brèche faite à sa nature accablée ! — Oh ! remettez en ordre les idées faussées et discordantes — de ce père redevenu enfant !

MÉDECIN

Plaît-il à Votre Majesté — que nous éveillions le roi ? Il a dormi longtemps.

CORDÉLIA

— N’obéissez qu’à votre art, et procédez — selon les prescriptions de votre propre volonté. Est-il habillé ?

UN GENTILHOMME

— Oui, madame ; grâce à la pesanteur de son sommeil, — nous avons pu lui mettre de nouveaux vêtements.

MÉDECIN

— Soyez près de lui, bonne madame, quand nous l’éveillerons ;
— je ne doute pas qu’il ne soit calme.

1230

CORDÉLIA

Fort bien.

MÉDECIN

— Je vous en prie, approchez.

MÉDECIN

Cordélia s’approche du lit.

MÉDECIN

Plus haut, la musique

MÉDECIN

!

1235

CORDÉLIA

— Ô mon père chéri !... Puisse la guérison suspendre — son baume à mes lèvres, et ce baiser — réparer les lésions violentes que mes deux sœurs — ont faites à ta majesté !

KENT

Bonne et chère princesse !

CORDÉLIA

— Quand vous n’auriez pas été leur père, ces boucles blanches — auraient dû provoquer leur pitié. Cette tête était-elle faite — pour être exposée aux vents ameutés, — pour lutter contre le tonnerre redoutable et profond — en dépit du terrible feu croisé — des rapides éclairs, pour veiller, pauvre sentinelle perdue, — sous ce mince cimier

CORDÉLIA

?

CORDÉLIA

Elle montre les cheveux blancs de son père.

1240

CORDÉLIA

Au médecin.

CORDÉLIA

Parlez-lui.

MÉDECIN

— Parlez-lui vous-même, madame : cela vaut mieux.

CORDÉLIA

— Comment va mon royal seigneur ? Comment se trouve Votre Majesté ?

LEAR

— Vous avez tort de me retirer ainsi de la tombe...

1245

LEAR

À Cordélia.

LEAR

— Tu es une âme bienheureuse ; mais moi je suis lié — sur une roue de feu, en sorte que mes propres larmes — me brûlent comme du plomb fondu.

CORDÉLIA

Sire, me reconnaissez-vous ?

LEAR

— Vous êtes un esprit, je le sais : quand êtes-vous morte ?

CORDÉLIA

Toujours, toujours égaré !

1250

MÉDECIN

— Il est à peine éveillé ; laissons-le seul un moment.

MÉDECIN

Ils s'écartent du lit.

LEAR

— Où ai-je été ? où suis-je ? Le beau jour !... — je suis étrangement abusé... Moi, je mourrais de pitié — à voir un autre ainsi... Je ne sais que dire... — je ne jurerais pas que ce soient là mes mains... Voyons : — je sens cette épingle me piquer. Que je voudrais être sûr — de mon état !

CORDÉLIA

Oh ! regardez-moi, sire, — et étendez vos mains sur moi pour me bénir...

CORDÉLIA

Lear veut se mettre à genoux devant elle. Elle le retient.

1255

CORDÉLIA

— Non, sire, ce n'est pas à vous de vous agenouiller.

LEAR

De grâce ! ne vous moquez pas de moi ! — Je suis un pauvre vieux radoteur — de quatre-vingt ans et au-delà... pas une heure de plus ni de moins. — Et, à parler franchement, — je crains de n'être pas dans ma parfaite raison... — Il me semble que je dois vous connaître, et connaître cet homme. — Pourtant, je suis dans le

doute ; car j'ignore absolument — quel est ce lieu ; et tous mes efforts de mémoire — ne peuvent me rappeler ce costume ; je ne sais même pas — où j'ai logé la nuit dernière... Ne riez pas de moi ; — car, aussi vrai que je suis homme, je crois que cette dame — est mon enfant Cordélia.

CORDÉLIA

Oui, je la suis, je la suis.

LEAR

— Vos larmes mouillent-elles ? Oui, ma foi. Je vous en prie, ne pleurez pas. — Si vous avez du poison pour moi, je le boirai. — Je sais que vous ne m'aimez pas ; car vos sœurs, — autant que je me rappelle, m'ont fait bien du mal. — Vous, vous avez quelque motif ; elles, n'en avaient pas.

CORDÉLIA

Nul motif ! nul motif !

1260

LEAR

— Est-ce que je suis en France ?

KENT

Dans votre propre royaume, sire.

LEAR

— Ne m'abusez pas.

MÉDECIN

— Rassurez-vous, bonne madame : la crise de frénésie, — vous le voyez, est guérie chez lui ; mais il y aurait encore danger — à ramener sa pensée sur le temps qu’il a perdu. — Engagez-le à rentrer ; ne le troublez plus — jusqu’à ce que le calme soit affermi.

CORDÉLIA

— Plairait-il à Votre Altesse de marcher ?

1265

LEAR

Il faut que vous ayez de l’indulgence pour moi. — Je vous en prie, oubliez et pardonnez : je suis vieux et imbécile.

LEAR

Lear, soutenu par Cordélia, le médecin et les serviteurs sortent

LEAR

.

GENTILHOMME

Est-il bien vrai, monsieur, — que le duc de Cornouailles ait été tué ainsi ?

KENT

C’est très certain, monsieur.

1270

GENTILHOMME

— Et qui commande ses gens ?

KENT

C'est, dit-on, le fils bâtard de Gloucester.

GENTILHOMME

On dit qu'Edgar, — son fils banni, est avec le comte de Kent — en Germanie.

KENT

Les rapports varient. — Il est temps de se mettre en garde ; les armées du royaume — approchent en hâte.

GENTILHOMME

— La contestation semble devoir être sanglante. — Adieu, monsieur. 1275

GENTILHOMME

Il sort.

KENT

— Mon plan et mes efforts vont avoir leur résultat, — bon ou mauvais, selon le succès de cette bataille

KENT

.

KENT

Il sort.

KENT

‌

1280

SCÈNE XXIV

(Le camp des troupes bretonne, près de Douvres.)

EDMOND

— Sachez du duc si son dernier projet tient toujours, — ou s’il s’est décidé — à changer d’idée. Il est plein d’hésitation — et de contradictions. Rapportez-nous ses volontés définitives.

EDMOND

L’officier sort.

RÉGANE

— Il est certainement arrivé malheur à l’homme de notre sœur.

EDMOND

— C’est à craindre, madame.

RÉGANE

Maintenant, doux seigneur, — vous savez tout le bien que je vous veux. — Mais dites-moi, vraiment, avouez la vérité, — n’aimez-vous pas ma sœur ?

1285

EDMOND

D’un respectueux amour.

RÉGANE

— Mais n’avez-vous jamais pris la place de mon frère — à l’endroit
prohibé ?

EDMOND

— Cette pensée vous abuse

EDMOND

.

RÉGANE

— Je soupçonne que vous vous êtes uni — et accolé à elle aussi
étroitement que possible.

1290

EDMOND

— Non, sur mon honneur, madame.

RÉGANE

— Jamais je ne pourrai la souffrir. Mon cher seigneur, — ne soyez
pas familier avec elle.

EDMOND

Ne craignez rien. — Elle et le duc son mari...

EDMOND

Entrent Albany, Goneril et des soldats.

GONERIL

— J'aimerais mieux perdre la bataille que voir cette sœur — le détacher de moi.

1295

ALBANY

— Charmé de rencontrer notre bien-aimée sœur.

ALBANY

À Edmond.

ALBANY

— Messire, voici ce que j'apprends : le roi a rejoint sa fille — avec d'autres que les rigueurs de notre gouvernement — ont forcés à la révolte

ALBANY

. Je n'ai jamais été vaillant, — lorsque je n'ai pu l'être honnêtement. En cette affaire, — si nous nous émouvons, c'est parce que la France envahit notre pays, — mais non parce qu'elle soutient le roi, et tant d'autres qui, je le crains, — ont, pour nous combattre, de trop justes et trop douloureux griefs.

EDMOND

— Messire, vous parlez noblement !

1300

RÉGANE

Et à quoi bon raisonner ainsi ?

GONERIL

— Combinons toutes nos forces contre l'ennemi ; ces querelles domestiques et personnelles ne sont pas la question ici.

ALBANY

Déterminons — avec les vétérans notre plan de bataille.

EDMOND

— Je vais vous retrouver immédiatement à votre tente

EDMOND

.

1305

RÉGANE

— Sœur, venez-vous avec nous ?

GONERIL

Non.

RÉGANE

— C'est le plus convenable ; de grâce, venez avec nous.

GONERIL

— Oh ! oh ! je devine l'énigme.

GONERIL

Haut.

1310

GONERIL

J'y vais.

EDGAR

— Si jamais Votre Grâce daigne parler à un si pauvre homme, —
qu'elle écoute un mot.

ALBANY

Je vous rejoins.

ALBANY

À Edgar.

ALBANY

Parle.

1315

ALBANY

Sortent Edmond, Régane, Goneril, les officiers, les soldats et les
gens de la suite.

EDGAR

— Avant de livrer la bataille, ouvrez cette lettre. — Si vous êtes vic-
torieux, que la trompette sonne — pour celui qui vous l'a remise : si
misérable que je semble, — je puis produire un champion qui attes-
tera — ce qui est affirmé ici. Si vous échouez, — tout en ce monde
est fini pour vous, — et les machinations cessent d'elles-mêmes.
Que la fortune vous aime !

ALBANY

— Attends que j'aie lu la lettre.

EDGAR

Il sort.

ALBANY

— Soit ! adieu ; je veux parcourir ce papier.

1320

EDMOND

— Mettez vos troupes en ligne : l'ennemi est en vue. — Voici l'évaluation de ses forces effectives — faite sur d'actives reconnaissances ; mais toute votre célérité — est maintenant réclamée de vous.

ALBANY

Nous ferons honneur aux circonstances.

ALBANY

Il sort.

EDMOND

— J'ai juré amour aux deux sœurs : — chacune fait horreur à l'autre, comme la vipère — à l'être mordu. Laquelle prendrai-je ? — Toutes deux ? l'une des deux ? ni l'une ni l'autre ? Je ne pourrai posséder ni l'une ni l'autre, — si toutes deux restent vivantes. Prendre la veuve, — c'est exaspérer, c'est rendre folle sa sœur Goneril ; — et je ne pourrai guère mener à fin mon plan, — tant que vivra le mari de celle-ci. En tout cas, servons-nous — de son

concours pour la bataille : cela fait, — si elle désire tant se débarrasser de lui, qu'elle trouve moyen — de le dépêcher ! Quant à la clémence — qu'il prétend montrer pour Lear et pour Cordélia, le combat une fois fini et leurs personnes en notre pouvoir, — elle ne se manifestera jamais ! car mon état, — c'est de me défendre et non de parlementer.

EDMOND

Il sort.

1325

EDMOND

‌

SCÈNE XXV

(Les abords du champ de bataille.)

EDGAR

— Ici, père ! acceptez à l'ombre de cet arbre — une hospitalité tutélaire. Priez pour que le droit triomphe. — Si jamais je reviens auprès de vous, — ce sera pour vous rapporter la consolation.

EDGAR

Il sort.

GLOCESTER

Que la grâce soit avec vous, monsieur !

EDGAR

Fuyons, vieillard, donne-moi ta main, fuyons. — Le roi Lear est battu : lui et sa fille sont prisonniers ; — donne-moi ta main. En 1330
marche.

GLOCESTER

— Non ! pas plus loin, monsieur ! un homme peut pourrir aussi bien ici.

EDGAR

— Quoi ! encore de sinistres pensées ! L'homme doit être passif, — pour partir d'ici comme pour y venir. — Le tout est d'être prêt. En marche.

GLOCESTER

Oui, c'est vrai.

GLOCESTER

Ils sortent.

GLOCESTER

‌

1335

SCÈNE XXVI

(Le camp breton, près de Douvres.)

EDMOND

— Que quelques officiers les emmènent, et qu'on les tienne sous bonne garde — jusqu'à ce que soit connue la volonté suprême — de ceux qui doivent les juger.

CORDÉLIA

Nous ne sommes pas les premiers — qui, avec la meilleure intention, aient encouru malheur. — C'est pour toi, roi opprimé, que je m'afflige ; — seule, j'affronterais aisément les affronts de la fortune perfide. — Est-ce que nous ne verrons pas ces filles et ces sœurs ?

LEAR

— Non, non, non, non. Viens, allons en prison : — tous deux ensemble nous chanterons comme des oiseaux en cage. — Quand tu me demanderas ma bénédiction, je me mettrai à genoux — et je te demanderai pardon. Ainsi nous passerons la vie — à prier, et à chanter, et à conter de vieux contes, et à rire — aux papillons dorés, et à entendre de pauvres hères — causer des nouvelles de la cour ; et causant avec eux nous-mêmes, nous dirons — qui perd et qui gagne, qui monte et qui tombe, et nous expliquerons les mystères des choses, — comme si nous étions les confidents des dieux. Et nous épuiserons, — dans les murs d'une prison, les séries et les groupes des grands — qu'apportent et remportent les changements de lune.

EDMOND

Qu'on les emmène.

LEAR

— Sur de tels sacrifices, ma Cordélia, — les dieux eux-mêmes jettent l'encens. T'ai-je donc retrouvée ? — Celui qui nous séparera devra apporter un brandon du ciel — et nous chasser par le feu, comme des renards de leur terrier, Essuie tes yeux. — La lèpre les dévorera jusqu'aux os, — avant qu'ils nous fassent pleurer ! Oui, nous les verrons plutôt mourir de faim. — Viens.

1340

LEAR

Lear et Cordélia sortent, escortés par des gardes.

EDMOND

Ici, capitaine !... Écoute ! — prends ce billet.

EDMOND

Il lui remet un billet.

EDMOND

Va les rejoindre à la prison... Je t'ai avancé d'un grade ; si tu fais — ce qui t'est commandé ici, tu t'ouvres le chemin — d'une noble destinée. Sache bien ceci : les hommes sont — ce qu'est leur temps ; un cœur tendre — ne sied pas à une épée. Ce grave mandat — ne comporte pas de discussion : ou dis que tu vas l'exécuter, — ou cherche fortune par d'autres moyens.

EDMOND

l'officier.

1345

EDMOND

Je vais l'exécuter.

EDMOND

— À l'œuvre ; et estime-toi heureux, quand tu auras agi. — Écoute bien. Je dis : tout de suite ! et expédie la chose — comme je l'ai ordonnée.

EDMOND

l'officier.

EDMOND

— Je ne saurais traîner une charrette ni manger de l'avoine sèche ;
— mais si c'est la besogne d'un homme, je la ferai.

EDMOND

Il sort.

1350

EDMOND

Fanfares. Entrent Albany, Goneril, Régane , suivis de plusieurs officiers et d'une escorte.

EDMOND

Monsieur, j'ai jugé bon — d'envoyer le vieux et misérable roi, — sous bonne garde, en un lieu de détention. — Son âge et surtout son titre ont un charme — capable d'attirer à lui le cœur de la multitude, — et de tourner nos lances mercenaires contre nous-mêmes — qui les commandons. — Avec lui j'ai envoyé la reine, — pour les

mêmes raisons ; et ils seront prêts, — demain ou tout autre jour, à comparaître — là où vous tiendrez votre tribunal

EDMOND

. En ce moment, — nous sommes en sueur et en sang : l'ami a perdu son ami ; — et les guerres les plus justes sont, dans le feu de l'action, maudites, — par ceux qui en subissent les rigueurs. — Le sort de Cordélia et de son père — veut être décidé en un lieu plus convenable.

ALBANY

Permettez, monsieur, — je vous tiens dans cette guerre pour un sujet, — et non pour un frère.

RÉGANE

Cela dépend du titre que nous voudrions lui conférer. — Vous auriez pu, ce me semble, consulter notre bon plaisir — avant de parler si haut. Il a commandé nos forces, — il a revêtu l'autorité ¹³⁵⁵ de mon nom et de ma personne ; — pareil pouvoir peut bien lever la tête — et vous traiter de frère.

GONERIL

Pas tant de chaleur. — Il tient sa grandeur de son propre mérite, — bien plus que de votre protection.

RÉGANE

Grâce à mes droits, — dont je l'ai investi, il va de pair avec les meilleurs.

GONERIL

— C'est tout au plus ce que vous pourriez dire, s'il vous épousait.

RÉGANE

— Raillerie est souvent prophétie.

GONERIL

Halte ! halte ! — L'œil qui vous a montré cet avenir était tout à fait louche. 1360

RÉGANE

— Madame, je ne suis pas bien ; autrement je vous renverrais la réplique — d'un cœur qui déborde.

RÉGANE

À Edmond.

RÉGANE

Général, — prends mes soldats, mes prisonniers, mon patrimoine ;
— dispose d'eux, de moi-même ; la place est à toi. — Le monde
m'est témoin que je te crée ici — mon seigneur et maître.

GONERIL

Prétendez-vous le posséder ?

ALBANY

— À cela votre volonté ne peut rien. 1365

EDMOND

— Ni la tienne, milord.

ALBANY

Si fait, compagnon à demi né.

RÉGANE

— Fais battre le tambour, et prouve que mes titres sont les tiens

RÉGANE

.

ALBANY

Il montre Goneril.

1370

ALBANY

À Régane.

ALBANY

Quant à vos prétentions, charmante sœur, — je les repousse dans l'intérêt de ma femme : — car elle est liée par un contrat secret avec ce seigneur, — et moi, son mari, je m'oppose à vos bans. — Si vous voulez vous marier, faites-moi votre cour. — Madame lui est fiancée.

GONERIL

Quelle parade !

ALBANY

— Tu es armé, Glocester... Que la trompette sonne ! — Si nul ne paraît pour te jeter à la face — tes trahisons hideuses, manifestes, multipliées, — voici mon gage.

ALBANY

Il jette son gantelet.

1375

ALBANY

Je te prouverai par la gorge, — avant de toucher un morceau de pain, que tu es tout — ce que je viens de te déclarer !

RÉGANE

Malade ! oh ! bien malade !

GONERIL

— Si tu ne l'étais pas, je cesserais à jamais de me fier au poison.

EDMOND

— Voici mon gage en échange !

EDMOND

Il jette son gantelet.

1380

EDMOND

S'il est au monde quelqu'un — qui m'appelle traître, il en a menti comme un vilain. — Que la trompette fasse l'appel ; et contre qui-

conque ose approcher, — contre toi, contre tous, je maintiendrai —
fermement ma loyauté et mon honneur.

ALBANY

— Un héraut ! holà !

EDMOND

Un héraut ! holà ! un héraut !

ALBANY

— Compte sur ta seule vaillance : car tes soldats, — tous levés en
mon nom, en mon nom ont — été congédiés.

RÉGANE

Le mal m'envahit.

1385

ALBANY

— Elle n'est pas bien ; emmenez-la dans ma tente.

ALBANY

Régane sort, soutenue par les gardes.

ALBANY

— Approche, héraut... Que la trompette sonne !... — Et lis ceci à
voix haute.

ALBANY

Il remet un écrit au héraut.

UN OFFICIER

Sonne, trompette.

1390

UN OFFICIER

La trompette sonne.

HÉRAUT

S'il est dans les lices de l'armée un homme de qualité ou de rang qui veuille maintenir contre Edmond, prétendu comte de Glocester, qu'il est plusieurs fois traître, qu'il paraisse au troisième son de la trompette ; Edmond est déterminé à se défendre.

EDMOND

Sonnez !

EDMOND

Première fanfare.

HÉRAUT

Encore.

1395

HÉRAUT

Seconde fanfare.

HÉRAUT

Encore.

HÉRAUT

Troisième fanfare.

ALBANY

— Demande-lui quels sont ses desseins et pourquoi il paraît — ainsi à l'appel de la trompette.

HÉRAUT

Qui êtes-vous ? — Votre nom, votre qualité ? Et pourquoi répondez-vous, — à la première sommation ? 1400

EDGAR

Sache que mon nom est perdu : — la dent de la trahison l'a rongé et gangrené ; — pourtant je suis noble, autant que l'adversaire — avec qui je viens me mesurer.

ALBANY

Quel est cet adversaire ?

EDGAR

— Quel est celui qui parle pour Edmond, comte de Gloucester ?

EDMOND

— Lui-même : qu'as-tu à lui dire ?

EDGAR

Tire ton épée, — afin que, si mes paroles offensent un noble cœur, — ton bras puisse te faire réparation. 1405

EDGAR

Il tire son épée.

EDGAR

Voici la mienne. — Apprends que j'exerce ici le privilège de mon rang, — de mon serment et de ma profession ; j'atteste, — malgré ta force, ta jeunesse, ton titre et ta grandeur, — en dépit de ton épée victorieuse, de ta fortune incandescente, — de ta valeur et de ton cœur, que tu es un traître, — fourbe envers les dieux, envers ton frère, envers ton père, — conspirant contre ce haut et puissant prince.

EDGAR

Il montre Albany .

EDGAR

— Un traître depuis l'extrême sommet de la tête — jusqu'à la poussière tombée sous tes pieds, — un traître à bave de crapaud. Si tu dis : non , — cette épée, ce bras et mon plus ardent courage devront — te prouver, par ta gorge à qui je m'adresse, — que tu en as menti.

EDMOND

Fanfares d'alarme. Ils se battent. Edmond tombe.

1410

ALBANY

— Oh ! épargnez-le ! épargnez-le !

GONERIL

C'est un vrai guet-apens, Gloucester. — Par la loi des armes, tu n'étais pas tenu de répondre — à un adversaire inconnu ; tu n'es pas vaincu, — mais trompé et trahi.

ALBANY

Fermez la bouche, madame, — ou je vais vous la clore avec ce papier... Tenez, monsieur.

ALBANY

Il présente le papier à Edmond, puis à Goneril, qui essaie en vain de le lui arracher.

ALBANY

— Et toi, pire qu'aucun surnom, lis tes propres forfaits... — Ne l'arrachez pas, madame !... Je vois que vous le connaissez. 1415

GONERIL

— Et quand je le connaîtrais ! Les lois sont à moi, non à toi. — Qui pourrait me juger ?

GONERIL

Elle s'éloigne.

ALBANY

Monstrueuse !

ALBANY

À Edmond.

ALBANY

— Connais-tu ce papier ?

1420

EDMOND

Ne me demandez pas ce que je connais.

ALBANY

— Suivez-la. Elle est désespérée. Contenez-la.

ALBANY

L'officier sort.

EDMOND

— J'ai fait ce dont vous m'avez accusé, — et plus, bien plus encore. Le temps révélera tout. — Tout cela est passé, et moi aussi. Mais qui es-tu, — toi qui as sur moi un tel avantage ? Si tu es noble, — je te pardonne.

EDGAR

Faisons échange de charité. — Je ne suis pas de moins grande race que toi, Edmond ; — et, si je suis de plus grande, plus grands sont tes torts envers moi. — Mon nom est Edgar, et je suis le fils de ton père. — Les dieux sont justes : de nos vices fa-
voris — ils font des instruments pour nous châtier : — la ténébreuse impureté dans laquelle il t'a engendré — lui a coûté la vue.

1425

EDMOND

— Tu as dit vrai : — la roue a achevé sa révolution, et me voici.

ALBANY

— Ta seule allure me semblait prophétiser — une noblesse royale...
Que je t'embrasse ! — Et puisse l'affliction me briser le cœur, si jamais j'eus de la haine — contre toi ou contre ton père !

EDGAR

Digne prince, — je le sais.

ALBANY

Où vous êtes-vous caché ? — Comment avez-vous connu les misères de votre père ?

EDMOND

Vos paroles m'ont remué — et peut-être auront-elles un bon effet. Mais poursuivez, — vous semblez avoir quelque chose de plus à dire. 1430

ALBANY

— S'il s'agit encore de choses tristes, gardez-les pour vous ; — car je me sens prêt à défaillir — pour en avoir tant appris

ALBANY

.

ALBANY

Mais qui était cet homme ?

EDGAR

— Kent, seigneur ! Kent, le banni, qui, sous un déguisement, —
avait suivi le roi, son persécuteur, et lui avait rendu des services —
que ne rendrait pas un esclave.

GENTILHOMME

— Au secours ! au secours ! au secours !

1435

EDGAR

De quel secours est-il besoin ?

ALBANY

Parle, l'homme.

EDGAR

— Que signifie ce couteau sanglant ?

GENTILHOMME

Il est chaud encore, il fume, — il sort du cœur même de... Oh ! elle
est morte !

ALBANY

Qui, morte ? Parle, l'homme.

1440

GENTILHOMME

— Votre femme, seigneur, votre femme ; et sa sœur — a été empoisonnée par elle, elle l'a confessé.

EDMOND

— J'étais fiancé à l'une et à l'autre, et tous trois — nous nous marions au même instant.

EDGAR

Voici Kent qui vient.

ALBANY

— Mortes ou vives, qu'on apporte leurs corps ! — Cet arrêt du ciel nous fait trembler, — mais n'émeut pas notre pitié.

ALBANY

Sort le gentilhomme.

1445

KENT

Oh ! est-ce bien lui ? — Les circonstances ne permettent pas les compliments — que réclame la simple courtoisie.

KENT

Je suis venu — pour souhaiter à mon roi, à mon maître, l'éternel bonsoir : — n'est-il point ici ?

ALBANY

Quel oubli ! — Parle, Edmond : où est le roi ? où est Cordélia ? —
Kent, vois-tu ce spectacle ?

ALBANY

On apporte les corps de Régane et de Goneril.

KENT

— Hélas ! pourquoi ceci ?

1450

EDMOND

Edmond était aimé pourtant ! — L'une a empoisonné l'autre par
passion pour moi — et s'est tuée ensuite.

ALBANY

C'est vrai... Couvrez leurs visages !

EDMOND

— Ma vie est haletante... Je veux faire un peu de bien, — en dépit de
ma propre nature... Envoyez vite... — sans plus tarder... au château,
car mes ordres — mettent en danger la vie de Lear et de Cordélia...
— Ah ! envoyez à temps.

ALBANY

Courez, courez ! oh ! courez !

EDGAR

— Vers qui, milord ?

1455

EDGAR

À Edmond.

EDGAR

Qui est chargé de cet office ?... — Envoie ton gage de contre-ordre.

EDMOND

Bonne idée ! prends mon épée ; — remets-la au capitaine.

ALBANY

Hâte-toi, comme s'il y allait de ta vie.

ALBANY

Edgar sort.

1460

EDMOND

Il a reçu de ta femme et de moi le mandat — de pendre Cordélia dans sa prison — et d'accuser son propre désespoir — d'un prétendu suicide.

ALBANY

— Que les dieux la protègent !

ALBANY

Montrant Edmond à ses gardes.

ALBANY

Emportez-le à distance.

ALBANY

On emporte Edmond.

1465

LEAR

— Hurlez, hurlez, hurlez, hurlez !... Oh ! vous êtes des hommes de pierre ; — si j'avais vos voix et vos yeux, je m'en servirais — à faire craquer la voûte des cieux... Oh ! elle est partie pour toujours !... — Je sais quand on est mort et quand on est vivant : — elle est morte comme l'argile... Prêtez-moi un miroir ; — si son haleine en obscurcit ou en ternit la glace, — eh bien ! c'est qu'elle vit.

KENT

Est-ce là la fin promise au monde ?

EDGAR

— Ou bien l'image de son horreur ?

ALBANY

Qu'il s'abîme donc et disparaisse !

LEAR

— Cette plume remue ! Elle vit ! S'il en est ainsi, — voilà une chance qui rachète toutes les souffrances — que j'ai supportées jusqu'ici.

1470

KENT

Ô mon bon maître !

LEAR

— Arrière, je te prie.

EDGAR

C'est le noble Kent, votre ami.

LEAR

— Peste soit de vous tous, meurtriers et traîtres ! — J'aurais pu la sauver : maintenant elle est partie pour toujours ! — Cordélia ! Cordélia ! attends un peu. Ha ! — qu'est-ce que tu dis ?... Sa voix était toujours douce, — calme et basse ; chose excellente dans une femme... — J'ai tué le misérable qui t'étranglait.

LEAR

l'officier.

1475

LEAR

— C'est vrai, messeigneurs, il l'a tué.

LEAR

N'est-ce pas, camarade ? — J'ai vu le temps où, avec ma bonne rapière mordante, — je les aurais fait tous sauter. Je suis vieux maintenant, — et tous ces tracas me ruinent...

LEAR

À Kent.

LEAR

Qui êtes-vous ? — Mes yeux ne sont pas des meilleurs... Je vais vous le dire tout à l'heure.

KENT

— S'il est deux hommes que la fortune peut se vanter d'avoir aimés et haïs, — l'un et l'autre se regardent. 1480

LEAR

— C'est un triste spectacle... N'êtes-vous pas Kent ?

KENT

Lui-même, — Kent, votre serviteur. Où est votre serviteur Caius ?

LEAR

— C'est un bon garçon, je puis vous le dire : — il sait frapper, et vivement encore ! Il est mort et pourri.

KENT

— Non, mon bon seigneur : cet homme, c'est moi.

LEAR

Je vais voir ça tout de suite. 1485

KENT

— C'est moi qui, dès le commencement de vos revers et de vos malheurs, — ai suivi vos pénibles pas.

LEAR

Vous êtes le bienvenu ici.

KENT

— Non, ni moi, ni personne ; tout est désolé, sombre et funèbre... —
Vos filles aînées ont devancé leur arrêt, — et sont mortes en désespérées.

LEAR

Oui, je le crois.

ALBANY

— Il ne sait pas ce qu'il voit, et c'est en vain — que nous nous
présentons à ses regards. 1490

EDGAR

Oh ! bien inutilement.

OFFICIER

l'officier.

OFFICIER

— Edmond est mort, monseigneur.

ALBANY

Peu importe ici... — Seigneurs, nobles amis, apprenez nos intentions.

ALBANY

Montrant Lear.

1495

ALBANY

— Toutes les consolations qui peuvent venir en aide à cette grande infortune — lui seront prodiguées. Pour nous, nous voulons, — sa vie durant, remettre à l’auguste vieillard — notre pouvoir absolu...

ALBANY

À Edgar et à Kent.

ALBANY

Vous, vous recouvrierez tous vos droits, — avec le surcroît de dignités que votre honorable conduite — a plus que mérité... À tous les amis sera offerte — la récompense de leur vertu ; à tous les ennemis, — la coupe de l’expiation... Oh ! voyez, voyez !

LEAR

— Ainsi, ma pauvre folle est étranglée !... Non, non, plus de vie !...
— Pourquoi un chien, un cheval, un rat ont-ils la vie, — quand tu n’as même plus le souffle ? Oh ! tu ne reviendras plus ! — jamais, jamais, jamais, jamais !... — Défaites-moi ce bouton, je vous prie. Merci, monsieur ! — Voyez-vous ceci ? Regardez-la, regardez... ses lèvres ! — Regardez, là ! Regardez, là !

LEAR

Il expire.

1500

EDGAR

— Il s'évanouit... Monseigneur, monseigneur !

KENT

— Cœur, brise-toi ! brise-toi, je te prie.

EDGAR

Ouvrez les yeux, monseigneur.

KENT

— Ne troublez pas son âme... Oh ! laissez-le partir ! C'est le haïr — que vouloir sur la roue de cette rude vie — l'étendre plus longtemps.

EDGAR

Oh ! il est parti, en effet.

1505

KENT

— L'étonnant, c'est qu'il ait souffert si longtemps : — il usurpait sa vie.

ALBANY

— Emportez-les d'ici... Notre soin présent — est un deuil général.

ALBANY

À Edgar et à Kent.

ALBANY

Amis de mon cœur, tous deux — gouvernez ce royaume et soutenez l'État délabré.

KENT

— Monsieur, j'ai à partir bientôt pour un voyage ; — mon maître m'appelle, et je ne dois pas lui dire non. 1510

EDGAR

— Il nous faut subir le fardeau de cette triste époque ; — dire ce que nous sentons, non ce que nous devrions dire. — Les plus vieux ont le plus souffert. Nous qui sommes jeunes, — nous ne verrons jamais tant de choses, nous ne vivrons jamais si longtemps.

EDGAR

Ils sortent au son d'une marche funèbre

EDGAR

.

FIN DU ROI LEAR

‌